

P.-J. TOULET

LETTRES

A

MADAME BULTEAU

avec une Préface

par

JEAN-LOUIS VAUDOYER



LES QUATORZE N° 4 (b)

PARIS

LE DIVAN

37, Rue Bonaparte, 37

1924

**LETTRES
A MADAME BULTEAU**

DU MÊME AUTEUR

AU DIVAN

MON AMIE NANE.
LES TENDRES MÉNAGES.
LES DEMOISELLES LA MORTAGNE.
LE SOUPER INTERROMPU.
CORRESPONDANCE AVEC UN AMI.
NOTES D'ART.

LA VIE DE P.-J. TOULET.

Prochainement, dans la même collection :

NOTES DE LITTÉRATURE.

P.-J. TOULET

LETTRES

A

MADAME BULTEAU

avec une Préface

par

JEAN-LOUIS VAUDOYER



LES QUATORZE N° 4 (b)

PARIS

LE DIVAN

37, Rue Bonaparte, 37

1924

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE

900 Exemplaires sur bel Alfa

numérotés de 1 à 900

100 Exemplaires sur Japon

numérotés de I à C

Et 50 Exemplaires de présent

Sur Madagascar,

Non mis dans le commerce.

N° 102

P. -J. TOULET

ET

MADAME BULTEAU

La mort, au mois de septembre 1922, a brusquement et prématurément emporté Madame Bulteau. Ce nom si cher à des amis fervents et inconsolable n'est pas très connu du public. Nulle vie, en effet, ne fut plus discrète, plus secrète; vie de dévouement éclairé, d'abnégation féconde, de charité intellectuelle et morale. Pour un certain nombre d'êtres qui sont encore de ce monde ou qui ont disparu, Madame Bulteau joua un rôle de sourcier ou d'animateur, de directeur nullement despotique. Elle vous offrait sa magique lucidité, sa clairvoyance intrépide, les conseils de son expérience parfois amère mais nullement décourageante ni désabusée. Beaucoup sont à jamais démunis qui ont perdu le secours de cette tonifiante et tendre volonté.

Les volumes que publia Madame Bulteau sont signés soit Jacque Vontade, soit Fœmina : *La lueur sur la cime*, roman comble de substance, *L'Ame des Anglais* étude qui, de leur propre aveu, a renseigné certains Anglais sur eux-mêmes et enfin *Un voyage*, relation qui mêle d'une manière pathétique les fantômes éternels d'un pays à ses éphémères vivants. Mais la part de son œuvre la plus riche, celle par laquelle elle exerça une action profonde et dont on ne pourra jamais évaluer toute la portée, est son œuvre de journaliste. Avant la guerre elle publiait dans le *Figaro*, (sous le pseudonyme de Fœmina) des chroniques qui apportèrent à d'innombrables amis inconnus un aliment spirituel analogue à celui qu'elle dispensait, par sa correspondance et par sa conversation, au groupe de ses amis privilégiés. On la lisait comme on l'écoutait : pour prendre ou reprendre des forces, pour choisir une pente, pour trouver un diapason. Ceux qui venaient à elle pour la première fois étaient pressentis, devinés, traduits; en quelque sorte mis à jour et mis en ordre. En la quittant, après une heure d'entretien, on lui avait appris sur soi-même des choses qu'on ne savait pas, auparavant, avoir en soi. Au cours de ces précieux et salutaires tête-à-tête, l'éminente et noble femme parlait assez peu; mais les brèves et sagaces questions qu'elle vous posait étaient justement celles qu'on n'avait pas eu le courage ou l'intelligence de se poser à soi-même.

Les réponses que l'on faisait à ces questions jaillissaient des parties non explorées ou mal éclairées de la conscience. D'elle et de ceux qui vivaient d'elle on était tenté de dire, avec Vauvenargues: «... elle soulage leur cœur oppressé sous le mystère et le poids du secret, détend leur esprit, l'élargit, se mêle à leurs amusements, à leurs affaires et à leurs plaisirs mystérieux: c'est l'âme de toute leur vie. »

*

* *

Elle vivait pour les autres, et, pour que les autres trouvassent près d'elle toutes classes d'aides, de protections et d'accompagnements, elle « avait (comme l'on dit) un Salon ». Ce n'était pas un lieu de réunion; bien plutôt un lieu de retraite. On voudrait appeler ce « Salon ») un asile, un havre; ces mots conviendraient mieux. L'air que l'on y respirait était extrêmement particulier : aussi loin du recueillement affecté que de la vaine frivolité. Les mesquineries et les jalousies de la vie parisienne s'y assoupissaient pour faire place à une seule rivalité, née d'une envieuse amitié. Il ne s'agissait pas non plus de briller ou de faire l'avantageux. Ecrivains et artistes, hommes politiques et médecins, voyageurs et journalistes se rencontraient là avec quelques femmes de talent, de cœur et d'esprit. Rien de la petite chapelle; aucune complicité avouée ou tacite entre ces différentes personnalités souvent très différentes, sinon opposées. A quoi bon énumérer des noms? Lorsqu'il s'agira, dans l'avenir, d'écrire l'histoire de la société cultivée, de l'élite de ce temps, il faudra sans cesse revenir à ces dîners, à ces fins d'après-midi de l'avenue de Wagram. Hélas ! ce salon n'existe plus matériellement aujourd'hui; mais la mémoire des yeux sait fidèlement le décrire à la mémoire du cœur.

A présent, nous faisons volontiers des détours pour ne point passer devant l'hôtel qui porte, avenue de Wagram, le numéro 149. Une étroite façade de pierre blanche, assez sobre, d'un style vaguement Renaissance. Le vaste toit d'ardoises, après un sous-sol surélevé et deux étages, abritait un large et haut atelier. Aux deux fenêtres du salon étaient fixées en encorbellement deux caisses de bois

naturel d'une couleur chaudement dorée, et vernies. Dans ces caisses, peu de fleurs, mais des arbustes à feuillages persistants, et, allant de l'une à l'autre, une grosse guirlande de lierre qui donnait discrètement à cette façade son caractère particulier. Sur le balcon de pierre qui courait devant le vitrage de l'atelier, d'autres plantes vertes croissaient librement : troènes, lauriers, épines; petite pépinière née du hasard des promenades agrestes. Au printemps ce charmant bocage aérien confondait son feuillage avec celui des vernis du Japon dont l'avenue est plantée.

Nous revoyons, à la porte extérieure de la maison, l'amusante et particulière sonnette; elle était faite d'un petit dieu oriental, ciselé dans le cuivre. L'ombilic du petit dieu était le bouton de la sonnette. La porte une fois ouverte, on était introduit dans un court vestibule presque entièrement occupé par un bref escalier. Là vous accueillait délicatement une très particulière et avenante odeur. Ceux qui l'ont souvent respirée ne l'oublieront pas. Elle restera à jamais pour eux « l'odeur du salon de Madame Bulteau ». Odeur ni fade, ni agressive, où la sécheresse un peu râpeuse des essences indiennes (vétyver, ambre, santal) était comme adoucie par une haleine vanillée, par une exhalaison tendre et pulpeuse qui nous fait penser maintenant au chèvrefeuille, à la rose thé. Au mur de cette espèce de péristyle étaient accrochées quelques toiles, peintes autrefois par Madame Bulteau. L'heure n'est pas venue et ce n'est pas ici le lieu d'évoquer le passé d'une amie de toujours et qui fut celle de nos parents avant d'être la nôtre. Disons seulement qu'autrefois Madame Bulteau avait assidûment et diligemment peint. Son intelligente curiosité, sa ténacité inflexible lui permirent d'acquérir l'équivalent des dons naturels. Pourtant elle ne se fit jamais d'illusion sur la valeur de sa peinture; elle était plutôt, pour ses toiles, sévère, même injuste. Mais, après avoir abandonné la peinture, elle se réjouissait d'avoir peint autrefois parce qu'elle savait maintenant « comment les peintres s'y prennent ». Lorsqu'on publiera (prochainement sans doute) un florilège des chroniques de « *Fœmina* », on y trouvera certaines pages sur la peinture et sur les peintres, dignes, par leur pénétration et leur justesse, d'être rapprochées de celles (fort différentes) qu'on rencontre, trop rarement, dans les « mémoires » romancés de Marcel Proust.

Au haut des marches, une porte vitrée vous faisait accéder à un hall d'un plan fort irrégulier d'où partait un vaste escalier de bois. A gauche de r arrivant, dans un recoin, on trouvait la porte de la salle à manger et la porte du salon. Ce recoin tendu de damas rouge abritait une banquette recouverte de même étoffe et dont le dossier était un grand motif décoratif taillé dans un bois chantourné et doré. C'est là que ceux qui voulaient parler un moment seuls avec Madame Bulteau essayaient de l'attirer et de la retenir.

De ce poste, l'hôtesse avait vue à la fois dans les deux pièces, d'où bien des amis guettaient le moment où ils pourraient à leur tour confier à « Toche » (ainsi la nommaient ses familiers) leur souci ou leur tourment.

Tout cet étage donnait une grande impression d'intimité, d'hospitalité pacifique et harmonieuse qui naissait d'un accord parfait entre le confort et la beauté. Cette femme qui regardait en vous avec les yeux de l'âme et qui, comme l'a dit d'elle Edmond jaloux, « avait l'air de savoir sur bien des choses ces secrets que les autres ne connaissent guère », ne négligeait pas pour cela les mille nuances de plaisirs que les belles œuvres plastiques procurent par les sens à l'esprit. Merveilleusement organisée, sa cérébralité était à tous moments alimentée et en quelque sorte irriguée par des sources venues du « monde extérieur ». Elle aurait pu dire, enrichissant d'un tout petit mot la fameuse phrase de Gautier : « le monde extérieur *aussi* existe pour moi. »

Les témoignages de cet amour heureux pour les productions des mains des hommes abondaient dans ce salon et dans cette salle à manger. Mais les meubles, les objets d'art et les bibelots admis par Madame Bulteau parlaient plus encore à l'imagination qu'aux regards. Madame Bulteau aimait les instruments de musique anciens, parce qu'ils enferment une voix endormie qui a su jadis traduire des peines et apaiser des aspirations mortes ou oubliées; elle aimait les verreries qui répètent les jeux de l'eau, les jeux du ciel; elle aimait (bien avant que la mode les répandit et les vulgarisât) les beaux laques capricieusement et minutieusement chargés d'or.

Les sculptures, les tableaux, les tapisseries, les miroirs devenaient pour elle des êtres vivants; eux aussi (certaines chroniques de *Fœmina* le prouvent) lui faisaient des confidences. Pour ceux qui ont longuement et fidèlement fréquenté le salon de

l'avenue de Wagram, les objets qui ornaient ce salon sont devenus à leur tour des personnages. Comme nous tous, ils ont pris un peu d'elle, et certes nous ne cesserons jamais d'aller demander au précieux petit tableau de Tassaërt que Madame Bulteau a légué au Louvre de nous parler de notre amie dans un langage qui n'a pas de syllabes à sa disposition, mais un vocabulaire inépuisable de rêveries et de sentiments.

L'amour des belles choses se doublait chez elle de la connaissance des bonnes choses. Avant la guerre, sa table était fameuse. Nous ne répèterons pas ici, à ce sujet, ce qui a été très bien dit ailleurs¹. Nous aimerions parler aussi, quittant la salle à manger, de cet atelier d'en haut, où l'on était reçu lorsqu'on obtenait de voir seule cette femme que tant d'affections sollicitaient. C'est ici que Jacque Vontade et Fœmina travaillaient. Un petit réduit aux murs entièrement tapissés de portraits et de souvenirs d'êtres chers dépendait de cet atelier. Cette sorte de cellule a entendu bien des aveux, bien des examens de conscience, bien des prières, et, en échange, les avis les plus fortifiants, et toujours les plus nobles conseils de courage et de rectitude, des exhortations, des consolations ...

C'est peut-être dans ce petit refuge que P.-J. Toulet a été reçu par Madame Bulteau, en 1901, pour la première fois.

*

* *

A cette époque (qu'on nous excuse de parler de nous) nous venions de sortir du collège. Nous rêvions d'écrire. Nous vîmes un jour conter ce rêve à Madame Bulteau. Elle nous donna alors quelques avis en qui nous voulons voir encore aujourd'hui une sauvegarde. Elle nous engagea aussi à venir chez elle, le dimanche après-midi. C'est dans ce salon de l'avenue de Wagram que nous abordâmes Maurice Barrès et Henri de Régner, que nous écoutâmes la voix apollonienne de Madame de Noailles et celle, toute différente, de Forain.

¹ Léon DAUDET: *Salons et Journaux*.

Un dimanche, Madame Bulteau nous présenta à P.-J. Toulet. Nous possédions un exemplaire de *Monsieur du Paur*, le premier roman de Toulet, paru trois ans auparavant. Ce livre à la fois ornementé et net comme une belle grille de ferronnerie louis-quatorzienne nous plaisait instinctivement, mais en quelque sorte, par anticipation, car ce n'est pas à dix-neuf ans qu'a été permis de déguster un plat de cette qualité. Au début de ce siècle, l'admiration rendait encore les jeunes gens plutôt timides. Nous ne croyons pas avoir dit alors à Toulet un mot de notre grand penchant pour *Monsieur du Paur*. Sans doute restâmes-nous près de lui, assez sottement, sans rien dire du tout. Mais lui parla; il nous demanda si nous savions que notre grand-père avait écrit, dans une petite encyclopédie intitulée *Patria*, un excellent chapitre sur l'architecture française. Nous ignorions *Patria* et la collaboration grande paternelle. Nous l'avouâmes ingénument. Toulet nous jeta un regard sec et bref comme une chiquenaude, puis ce regard alla de biais s'intéresser tenacement à un pied de table, Le visage amer et usé fit une grimace fort méprisante, et de toute cette fin d'après-midi, nous cessâmes sans doute d'exister pour lui. Il se recroquevilla sur son siège (qui, dans nos souvenirs, paraît être un tabouret); il s'enroula pour ainsi dire dans une pose contournée mais nullement affectée qui lui était familière et dont certains sarments vigne ou certains arbres japonais donnent assez bien ridée. Nous ne songions pas à lui en vouloir d'un mépris qui nous semblait parfaitement mérité. Nous le regardions à la dérobée.

Grâce à lui, le soir même nous demandions *Patria* à notre père.

Toulet nous pardonna bientôt. Il connaissait, sans avoir beaucoup voyagé, tous les musées d'Europe. Les photographies de Braun et la *Gazette des Beaux-arts* avaient été soigneusement étudiées et compulsées par lui. Bien des fois il nous « posa des colles » et s'amusait à nous dire le plus grand mal de l'art italien, qu'il trouvait, en bloc, vulgaire et facile. A mesure que nous le fréquentions le prestige qu'il exerçait sur nous ne diminuait pas. Un sentiment mélangé de respect et d'envie nous a toujours un peu paralysé près de lui, que ce fut le salon de M^{me} Bulteau, dans celui de M^{me} de Béhague, que ce fut dans ce petit Bar de la Paix, près de l'Opéra, où cependant nous allâmes si souvent, pour lui, après minuit, dans les années qui précédèrent la guerre, à une époque où les mœurs littéraires

n'avaient exactement aucun rapport avec les mœurs littéraires d'aujourd'hui.

En 1901, âgé de trente-quatre ans, P.-J. Toulet était un auteur à peu près inconnu. Dans ce temps-là, les débutants n'étaient point aidés comme ils le sont pour l'heure par la curiosité avidement indulgente du public ou par une retentissante et expansive publicité. Toulet ne semble pas avoir été un écrivain précoce. S'il aime *Nane* pour la jeunesse de sa beauté, c'est pour des vertus de maturité qu'il accorda à *Pierre Bénigne* sa perspicace et persistante amitié. La publication de *Monsieur du Paur* (en 1898) était passée presque inaperçue. Dans sa bibliographie touletienne, Henri Martineau ne cite qu'une seule étude (celle de Paul Acker) antérieure à la fin du siècle dernier. Bien qu'une certaine élégance, en cette fin de siècle, consistât pour un écrivain à ne rien faire pour que les lecteurs vinssent à lui, P.-J. Toulet était particulièrement dédaigneux du succès. D'ailleurs, sans Henri Martineau, qui, depuis dix ans, a tant fait, si discrètement et si tenacement, pour l'œuvre de Toulet, ce dernier aurait-il, même aujourd'hui, cette équipe fidèle de lecteurs, d'admirateurs et de pasticheurs qui l'a maintenant adopté?

Styliste incomparable et en quelque sorte infaillible, dont la phrase combine, comme certains dessins d'Ingres, la pureté et l'étrangeté, Toulet est moins un romancier né qu'un pénétrant poète, qu'un moraliste aigu. Sa vie et son œuvre sont le produit d'une longue et patiente civilisation. Il pouvait faire l'effet d'une sorte de mandarin. Mais cet homme si lettré, si érudit, si documenté, ce rusé technicien ne laisse jamais la poussière des bibliothèques ternir ni ses propos ni ses écrits, comparables à de précieuses et fragiles cristallisations. Le bar où nous le fréquentâmes était, dans sa réalité, un symbolique décor. N'y a-t-il pas des analogies entre la lente, minutieuse et rituelle préparation d'un coquetel (pour plaire à une ombre, n'écrivons pas: cocktail) et la phrase de Toulet, laquelle cache dans ses contournements savants des saveurs qu'on ne découvre pas tout de suite et que même on ne parvient jamais à identifier tout à fait.

Madame Bulteau fut l'une des premières à comprendre et à admirer ce que Toulet apportait de parfait et de rare. Elle s'attacha très vite à lui. De son côté Toulet lui témoigna très vite aussi de la confiance, et même de la tendresse. Cet

homme si replié, si facilement crispé, toujours prêt à faire le hérisson ou la châtaigne, se défendait ainsi surtout de lui-même. Sa brusquerie, ses dédains étaient des moyens se et de cacher aux autres une « sensibilité » dont il se méfiait et que probablement il n'approuvait pas. Toulet n'a-t-il pas toute sa vie secrètement réagi contre une sorte de romantisme intérieur qu'il considérait comme une menace, sinon comme une maladie et dont il redoutait de ne guérir jamais? Dans les *Contres-Rimes*, dans les *Trois Impostures*, une stance, tout à coup, où deux lignes révèlent la brève montée de fièvre, indiquent le point de rechute. Sa « pudeur fine et fière » était un remède, non de ceux qui guérissent, mais de ceux qui tiennent le mal en respect.

Les exceptionnelles facultés d'intuition psychologique de Madame Bulteau s'exercèrent sans doute de telle sorte que la méfiance à la fois naturelle et cultivée de Toulet fut séduite, apprivoisée. Dans les lettres que l'on va lire, on trouve un ton qui nous montre non pas le Toulet que son œuvre fait connaître, mais un Toulet qui n'existe point ailleurs, du moins aussi directement exposer. Ces lettres le montrent captif, captivé. Assurément, on n'y trouvera pas une expansion sans retenue, ni des confidences expresses et brutales; mais imagine-t-on Toulet « mettant son cœur à nu»? Au surplus, ces lettres, on va les lire. Quant à celles de Madame Bulteau, sans doute les publiera-t-on, lorsqu'il s'agira de réunir l'ensemble très riche et très varié de sa correspondance.

Le perpétuel souci de Madame Bulteau étant de servir et de protéger (contre eux autant que contre autrui) ceux qu'elle aimait, les deux thèmes principaux, sinon exclusifs, de ses lettres à Toulet, sont, d'une part, les préoccupations que lui cause une santé qui lui est chère et les reproches qu'elle lui adresse, à propos de la vie qu'il mène; d'autre part, les conseils qu'elle lui donne sur son travail, raide effective qu'elle lui apporte afin que, dans les journaux et les revues, on prenne sa « copie ».

L'ombrageuse intransigeance de Toulet l'écartait instinctivement des bureaux directoriaux et des salles de rédaction. Il ne se souciait nullement des « camaraderies »; il attendait que les autres vinssent à lui et il ne suffisait pas de « venir à lui » pour être agréé. Toulet agréa vite l'affection à la fois clairvoyante et passionnée que Madame Bulteau lui offrait. « Toche », par l'insistance et

l'ingéniosité de sa tendresse, toucha le cœur de Toulet à une place que peu d'êtres, autour de lui, avaient alors cherché à toucher. Aussi-éprouvait-il près d'elle une confiance reconnaissante, émue. Certes, près d'elle, il était toujours aussi triste (cette tristesse fondamentale qui donne à l'œuvre de Toulet une si grande force de pénétration); mais la sollicitude de son amie tendait cette tristesse moins amère, moins pesante, moins morne. Les lettres qu'il recevait d'elle, lui faisaient, dit-il, « chaud au cœur ». Il lui disait aussi: « Vous êtes si indulgente pour moi, et tellement la seule aujourd'hui auprès de qui je cherche à me consoler de cette existence sans sourire... » ; et encore: « Vos lettres font toujours du bien à ce pauvre Toulet, qui vous aime beaucoup plus que tous ces gens qui sont autour de vous ou qui vous écrivent de loin, et qui ne dénouent jamais le masque qu'ils ont mis à leur cœur. »

Pour Madame Bulteau, peut-être pour elle seule, Toulet a « dénoué son masque ».

Lorsqu'il s'adresse à elle nous surprenons parfois l'écho d'une voix intérieure, d'une voix étouffée qui s'exprimait si bas, si bas, dans une si farouche pudeur, qu'il a pu arriver souvent à Toulet lui-même de ne pas la percevoir. Ou bien n'osait-il plus l'écouter? Plus légère qu'un souffle, cette voix d'Ophélie au fond des eaux, Madame Bulteau sut l'entendre, la deviner, la susciter. Sa bienfaisante virtuosité sentimentale délivra un moment une prisonnière. La volonté agissante, compatissante et tenace d'une femme à la fois infiniment et innombrablement dévouée, débrida un cœur rétif, hélas, mortellement désenchanté! Madame Bulteau fut pour Toulet « ce bon ange terrestre qui parfois nous accompagne une partie du chemin sous la forme d'un ami » dont parle Sainte-Beuve *dans Port-Royal*. Mais il arrive un moment où « l'ange remonte ». Toulet et Madame Bulteau cessèrent de s'écrire. Ils ne se virent plus très souvent. Toulet a écrit dans *Les Trois Impostures*: « Il vient un âge où la vie semble se retirer du bonheur, comme ces lacs que la longueur de l'été dévore entre leurs rives ». Pour Toulet, cet âge... là vint tôt.

Il ne cessa jamais de parler de « Toche » avec respect, avec admiration. Il nous demandait parfois de ses nouvelles. Nous le revoyons, écoutant sans avoir l'air

d'écouter. A quoi songeait-il ? Aux conseils de Toche, qu'il n'avait pas suivi ? Puis, en 1912, « contraint par la maladie », il quitta Paris. Il retournait auprès de son berceau, pour y mourir.

Au moment où Toulet cessa de vivre (septembre 1920) nous parlâmes de lui avec Madame Bulteau. Les termes qu'elle employa, nous ne saurions plus les rapporter exactement. Mais, ayant au regard cette tristesse ardente et pathétique qui, désormais, la dévorait avidement, elle nous dit que Toulet avait été le propre artisan de sa déchéance physique, de sa longue maladie, de sa fin à la fois lente et prématurée. Cette femme dont l'existence entière avait été un incessant et intensif travail de volonté et de dévouement et qui s'exerça toujours à se dominer, à se surpasser moralement en s'imposant les devoirs les plus durs et les plus difficiles, ne pouvait pas comprendre, ne pouvait pas approuver ce renoncement de soi-même. Nous en gardons le souvenir très net: elle plaignit « le pauvre Toulet » ; mais elle le plaignit avec une mélancolique sévérité.

Deux ans plus tard, Madame Bulteau disparaissait à son tour, ayant tout donné d'elle à ses amis, ayant vu la plupart d'entre eux, et parmi les plus chers, partir avant elle.

Le poids de la guerre, elle l'avait porté, comme certaines femmes le firent, jusqu'à ne plus pouvoir se relever, la guerre finie.

Elle seule aurait su trouver des mots assez efficaces pour nous consoler de l'avoir perdue. Personne ne nous les dira jamais.

JEAN-LOUIS VAUDOYER.

LETTRES DE P.-J. TOULET

A

MADAME BULTEAU

26 Juin 1901.

Madame, voilà, j'avais mal de gorge. Je n'ai eu votre bleu que très tard, et je me suis péniblement levé pour aller voir Rivoire, qui m'a dit que je trouverais Ganderax peut-être jeudi et plutôt samedi¹. J'irai donc un de ces deux jours. J'ai rencontré Baragnon, qui m'a fort nettement demandé de ma prose pour le 2 juillet, je crois². Il est probable qu'il est peu disposé à favoriser des traités, puisque cela diminuerait plus ou moins son autorité; à part cela, très disposé, je crois, à s'employer pour, m'employer.

J'ai également vu Daudet, qui a plongé Marionet dans la plus affreuse mélancolie en se refusant, avec une extrême férocité, à lui laisser regarder un petit livre fort peu mystérieux qu'il portait (cette phrase est si ma! faite que je la recommencerais, pour peu que ma plume fût meilleure) (mais elle ne l'est pas).

Je ne sais pas si je serai mieux vendredi, mais aujourd'hui je me sens tout à fait stupide, aussi est-ce très stupidement que je suis, madame, votre serviteur et ami.

TOULET.

¹ M. André Rivoire était alors secrétaire de la *Revue de Paris* que dirigeaient Ernest Lavisse et M. Louis Ganderax. N. D. L. E.

² M. Baragnon était rédacteur en chef du *Soleil*. La première chronique de Toulet parut dans ce journal le 14 juillet 1901. N. D. L. E.)

27 Juin 1901.

Je pense, Madame, que j'aime autant déjeuner, midi et demi étant une heure aussi raisonnable, après tout, que 3 heures - et cela me donnant un peu plus de conversation -. Mais si vous préférez 3 heures et que vous m'en fassiez part, je vous promets de n'y apporter rien de cette susceptibilité que vous voulez bien me reprocher.

Daudet m'a dit en effet quelque chose, mais je n'ai pas très bien compris et d'ailleurs nous n'étions point seuls.

Je vous remerciais bien pour cela et tout le reste, si je ne craignais de vous être désagréable. La somme de travail qu'il faudra inventer pour vous croire est vraiment épouvantable: je n'en suis pas moins respectueusement à vous.

TOULET.

III

1^{er} Juillet 1901

Fidèle à vos ordres, Madame, j'ai couru hier soir au Weber malgré les averses. Baragnon n'a pas tardé à m'y venir faire à peu près les mêmes déclarations que l'autre soir, mais en plus doux. J'ai répondu que j'étais disposé le premier mois à travailler pour peu de chose, voire pour rien, et à faire tout ce qu'on voudrait (j'ai peur maintenant qu'on ne me fasse balayer les salles de rédaction) ; mais qu'il fallait plus tard, si l'on voulait m'attacher à cette gazette, y mettre un peu plus de saucisses; je lui ai cité alors le chiffre que je vous avait dit¹. Là-dessus vous allez sans doute penser que j'ai fait beaucoup de gaffes. Mais c'est déjà faire quelque chose.

J'ai peur d'avoir mal suivi, hier soir, en dernier lieu, ce que M^{me} de la Baume et vous m'avez dit². Ajouterai-je, avec plus de franchise que de politesse, que je pensais ailleurs, si exaspéré intérieurement, du reste, que j'avais envie de sauter en criant. Quel spectacle! Mais je ne me trompe pas: c'est bien mercredi à 5 heures que je vous trouverai chez vous?

Autre chose me remplit d'amertume: c'est ridée de n'être logé à Venise que dans un demi palais³. Pourquoi pas un palais entier, comme tout le monde. Ah! Si seulement j'étais un grand homme.

J'aurais envie en retour de ne vous assurer, Madame, que d'une demi-amitié : mais vous ne me voudriez point croire.

TOULET.

Si c'est mercredi 5 heures, comme je suis sûr d'ailleurs que c'est, ne vous fatiguez point à me répondre.

¹ Toulet ne donna que six chroniques au soleil. N. D. L. E.

² La Comtesse de la Baume-Pluvinel, propriétaire du palais Dario à Venise où elle habita souvent entre 1898 et 1911, année de sa mort, a publié en 1909, sous le pseudonyme de Laurent Evrard, *Une leçon de vie*, roman d'une originalité ignorante d'elle-même et extrêmement aiguë, que l'on « découvrira » un jour. N. D. L. E.

³ M^{me} de la Baume avait loué pour ses hôtes le palais Venier dont la jalousie du Sénat vénitien avait au XVII^e siècle arrêté la construction. N. D. L. E.

IV

1^{er} Juillet 1901.

Il faut bien, madame, que je vous donne quelques mauvaises raisons en échange de vos trop justes critiques. Celle qui m'a le plus sûrement touché porte sur ce malheureux dernier chapitre. Je ne sais quel sot démon m'avait mis de la politique en tête quand je rai écrit et quand je l'ai recopié, ce que je suis obligé de faire moi-même vu les brouillons, elle m'ennuyait tellement que j'en ai coupé le plus que j'ai pu; et toute cette fin n'a d'ailleurs pas été relue. - Quant à l'autre point, il est vrai que je préfère laisser le Don Juan à l'état d'épisode un peu vague; mais pour M^{me} Gulnare c'est un peu autre chose; *le Mariage de Don Quichotte*, n'étant que la moitié du plan primitif qui s'est trouvé ne pouvoir tenir en un seul volume. Dans la seconde partie, que j'écrirai s'il plaît à Dieu, on retrouve Elycias qui s'est fait ermite ci ascète pour le plaisir - et Don Quichotte, après d'autres expériences fâcheuses retourne, ainsi que le chevalier Tannhauser, à sa sorcière, qui lui prépare sans doute une soupe au vin, comme la Vénus de Henri Heine. C'est là qu'il meurt en écoutant chanter la Sirène qui veut bien retrouver sa voix¹.

Mais voilà beaucoup de fatras pour peu de chose. Et puis ce que je veux retenir de votre lettre, plutôt qu'une opinion littéraire trop flatteuse et qui me ferait tomber en vanité, c'est la promesse de votre amitié, qui me fera commettre le péché d'orgueil - un si beau péché. Il y a des choses qu'à les ressentir un peu vivement une certaine pudeur vous empêche de les exprimer. Aussi ne vous en dirai-je pas davantage, sinon que je demeure, Madame, avec plus de sincérité que n'en comporte cette vieille formule,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

TOULET.

¹ Toulet avait communiqué à M^{me} Bulteau le manuscrit du *Mariage de Don Quichotte* tel qu'il parut chez Juven en mars 1902. La seconde partie ne fut jamais écrite. N. D. L. E.

V

N° 2 du Lundi 1^{er} Juillet 1901.

Eh bien, Madame, c'est entendu pour demain 4 heures et demie.

J'ai vainement cherché à déchiffrer le verbe anglais. J'ai essayé de le lire à l'envers, retourné, en boustrophédon, etc. ... Mais sans résultat. Peut-être est-il aussi qu'il ne faut pas chercher dans la calligraphie vos qualités principales.

J'espère, madame, que vous n'êtes pas offensée de ma rude franchise et de mon parler soldatesque et je n'en suis pas moins,

Sincerely yours.

TOULET.

Croiriez-vous que je n'ai pas pu fermer l'œil de la journée tant il y avait de gens dans cette maison de voleurs occupés à enfoncer des clous dans les murailles ou des ciseaux à froid.

VI

Paris, Jeudi 11 Juillet, 9 h. 1/4 du matin.

La même crainte, Madame, me tourmentait l'autre matin qui fit jadis un jeune homme de votre connaissance aller réveiller un frère pour lui dire, non pas que la perspective est une douce chose, mais que Toche ne l'aimait plus pensée qui me vient à ne plus voir du tout de cette écriture qu'il y a tant de plaisir à déchiffrer. Cela me fut cruel, d'abord, et puis, l'expérience aidant, je m'y résignai aussi. J'étais d'ailleurs très mal en point: cela dura deux jours et trois nuits, une espèce d'insomnie à cauchemars, telle que j'aime mieux devenir fou tout de suite que de recommencer. Ne croyez pas que ce fût du delirium tremens; jamais l'air de ma chambre verte ne m'a paru aussi stérilisé de fantômes et de rêves; et bien loin d'imaginer des bêtes rampantes sur sinople je ne faisais que penser avec une détresse méfiante et un cœur rétréci aux gens qu'il me semblait malgré tout aimer. Comme tout cela n'avait rien de physique, et que je n'avais dans le flanc aucune large blessure, la moitié de mon entourage a refusé de s'intéresser à une maladie assez prétentieuse. Elle m'a paru aujourd'hui une agréable matière à phrases. Excusez-moi d'en avoir fait autant. Je n'avais rompu votre silence que pour vous parler de Daudet. Vous l'avez vu, ou il vous aura écrit. Vous connaissez donc les amadouages d'un journal qui ne passe pas pour éclairer autant que l'insinue son titre, j'espère que Daudet acceptera¹. En tout cas, Baragnon m'a dit hier soir qu'on était disposé à aller comme caisse aussi loin que possible (mettons: jusqu'à l'or). Et c'est cela que je voulais vous dire, en cas qu'on ne le lui ait déjà dit.

Le même Baragnon m'a confié (avec rondeur) que M. Lanjuinais avait laissé percer auprès de lui une hâte bienveillante de me lire, j'ai repromis une chronique pour et sur le 14 juillet et je viens d'en écrire six lignes et demie²: à peu près la

¹ Léon Daudet entra en effet au *Soleil* peu de temps après, et tint la chronique dramatique. N. D. L. E.

² Cette chronique parut le 14 juillet. Elle était intitulée : *Fête Nationale*. N. D. L. E.

moitié de ce qui nous reste de Sapho, plus qu'il n'en faut pour aller à la gloire. J'ai fini aussi les trois premiers numéros d' *Imogène et Sylvère*¹ et vous les porterai quand vous voudrez, sauf demain et après-demain.

Je pars dans quelques heures pour Joinville et ne voulais pas entreprendre un aussi long voyage sans vous assurer une fois de plus, Madame, de mes sentiments respectueux.

TOULET.

¹ *Les Tendres Ménages* parurent d'abord dans *La Vie Parisienne* sous le nom d'*Imogene et Sylvère ou les dangers de la Capitale*. N. D. L. E.

VII

19 Juillet 1901

Madame, je vous avais écrit une lettre longue et charmante pour vous remercier de votre papier. Je vous y disais entre autres choses d'importance que le jardin des Tuileries, ces jours-ci, sent la pomme mûre, qui est une odeur pleine de sensualité. Je vous faisais une spirituelle description de mon futur suicide. Je finissais en vous donnant le détail de mes derniers travaux littéraires et les meilleures nouvelles de ma santé. Ayant eu le tort de relire ma lettre, je me suis aperçu qu'elle contenait huit ou dix fois le mot *très*. Alors je les ai tous barrés, mais c'était désagréable à l'œil. J'ai fini par la déchirer.

Et comme vous vous moquez de mes fins de lettre, il ne me reste pas la consolation de vous parler des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être. Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

TOULET.

Je vois bien que vous avez envie qu'on n'aille pas vous voir. Alors je ne vous le demande pas.

Je voudrais bien savoir (je ne puis pas me rappeler) si j'ai envoyé *Le Dieu Pan* à M. Baudouin¹. Vous me répondez que je n'ai qu'à aller lui demander; mais quand je vais voir Baudouin, je ne le vois jamais, soit que lui m'ait assez vu soit qu'il n'y soit pas. Vous ne m'avez pas dit du tout si vous pensiez qu'*Imogène et Sylvère*² pût faire l'affaire et si ça vaut la peine de le continuer.

Je commence à m'habituer au « brandy and Vichy water », j'en bois déjà beaucoup.

¹ M. Beaudouin était le directeur de *La Vie Parisienne*. *Le grand dieu Pan*, roman d'Arthur Machen, traduit de l'anglais par Toulet venait de paraître aux éditions de *La Plume*. N. D. L. E.

² Les différents chapitres d' *Imogène et Sylvère* parurent dans *La Vie Parisienne* du 31 mai au 2 août 1902. N. D. L. E.

VIII

Angoumé, par Dax (Landes)

Il m'est bien prouvé maintenant, Madame, que vous m'écrivez à seule fin de me faire bouillir d'indignation. Mais je suis décidé pour une fois à me défendre. D'abord vous m'avez écrit tout juste une fois; quelques hiéroglyphes dont un aimable au bas d'un clocher. Moi, j'ai répondu longuement. Et en cas que ça ne suffise pas à votre vente j'ai mis de côté, à votre intention, l'ayant retrouvé dans une bibliothèque de province, le manuscrit de ce puéril M. du Paur, que je croyais avoir brûlé. En cas que le présent vous paraisse ridicule, veuillez vous rappeler que vous-même me l'aviez demandé, et vous préparer à le recevoir avec indulgence. Ensuite, je ne me lève pas tard, tout au contraire (le jour et moi nous sommes deux frères, mais c'est lui le cadet). Toute ma façon de vivre est devenue si raisonnable qu'une bête de pierre en baillerait et je m'enorgueillis présentement d'un visage coloré et rebondi qui provoque sur mon passage l'admiration des populations rurales: c'est moi qui montre aux enfants qui ne veulent pas manger leur soupe comment ils ne deviendront pas, et Sailland en maigrit d'envie¹. - Enfin je ne sais pas pourquoi vous me jetez mon âge à la tête; je sais bien que je ne suis plus tout jeune. Aussi vous ferai-je remarquer que je ne saute jamais à la corde devant le monde.

Maintenant que vous êtes, je pense, douée par ma logique, je répons à vos questions : 1° M. Lanjuinais a écrit à Baragnon, au sujet d'une chronique de moi qui lui déplaisait, une lettre qui m'a également déplu. J'ai pensé qu'il valait mieux, au moins tant que je ne suis pas rentré à Paris, borner là le parallélisme de nos efforts en faveur

¹ Maurice Sailland, plus comme sous le nom de Cur, Kurn, ou Curnonski, inséparable compagnon de Toulet à cette époque et son collaborateur à *La Vie Parisienne*. N. D. L. E.

d'une cause noble sans doute mais un peu sans effets¹. Mes chroniques étaient d'ailleurs d'une médiocrité violente, dont la modestie seule m'empêche d'être étonné. Je me rappelle avoir fait autrefois des articles de journaux passables. Pourquoi ceux-ci étaient-ils si déplorables ? 2° M. Baudouin, au sujet d'*Imogène et Sylvère*, dont je lui avais envoyé les quatre premiers chapitres, m'écrivit aujourd'hui même une fin de non recevoir². La lettre est gracieuse, mais cela ne me console pas. Il y aurait au contraire je ne sais quelle saveur à être couvert d'injures par les gens qui ne voudraient pas de votre copie. Au fond cette histoire me chagrine. - l'avais fini par mettre à peu près convenablement sur pied le plan du roman, et j'avais même mis au monde un personnage d'accessoire qui avait une âme sinieuse assez plaisante. 3° J'ai fait à peu près la moitié d'un conte des fées pour M. Ganderax³. Dès qu'il sera fini et refusé, je ne manquerai pas de vous en avertir. J'ai longtemps pensé qu'il ne faudrait écrire aux gens qu'on aime que de bonnes nouvelles; mais peut-être ne leur écrirait-on pas beaucoup.

Vous avez sans doute déjà déduit de ces petits événements que la route de Venise monte de plus en plus. Moi j'en conclus que je resterai probablement à Paris à cultiver une troisième saison de neurasthénie - et aussi que la Providence se moque un peu de moi. Encore si on avait les moyens d'en changer!

Je viens de passer tout ce temps chez des parents et des amis divers. Leur santé m'a paru bonne. Il y en a qui demeurent dans un pays triste, boisé et sans eau qu'on appelle La Chalosse. C'est là que j'ai fait les plus tristes retours sur moi-même, et je ne vous dirai pas tout le mal que j'ai fini par en penser prétentieusement, parce que ce serait mendier votre contradiction. J'y ai lu *l'Architecture gothique* de Corroyer qui est un très bon livre, un peu aride, et les *Mohicans de Paris*, où il y a quelques invraisemblances. Cependant des marrons se détachaient des branches et s'écoassaient sur l'herbe avec un bruit presque sinistre. C'est une saison bien réconfortante que l'automne.

Excusez-moi de vous parler aussi pesamment de moi. Mais, en dehors de Sailland, qui pratique l'identité à la perfection, il n'y a personne à vous connue

¹ La sixième et dernière chronique de Toulet au *Soleil* parut le 18 août 1901. N. D. L. E.

² Cf. la note 2 de la page 41. N. D. L. E.

³ Il s'agit de *l'Etrange Royaume* qui parut dans *La Renaissance latine* du 15 octobre 1903 et fut recueilli dans *Comme une Fantaisie*. N. D. L. E.

dans la pochetée de gens qui m'entourent. Ils sont assez nombreux pour faire goûter le prix de la solitude, et c'est bien quelque chose qu'ils se soient mis à tant pour cela, si l'on se rappelle ceux qui, étant peu nombreux, y suffisent. Pour épuiser le sujet Toulet, je quitterai ici dans quelques jours, pour passer une quinzaine près de ma sœur (château de la Rafette, Saint-Loubès, Gironde). Ecrivez-moi, par charité. Il ne suffit pas, pour remplir tout son devoir, de faire partie d'un bloc heureux à Venise, et de s'y laisser vivre, en méprisant les pauvres noctambules. Je vous prie, madame Toche, de vous charger de mes sentiments respectueux pour mesdames vos amies, et avec la crainte de ne pas les revoir, ni vous, de cette année, je demeure votre grincheux serviteur.

TOULET.

Je vous prie de ne plus me faire tout le temps des reproches. J'ai une vanité très frileuse à qui il ne faut pas enlever les manteaux qui la déguisent. Tout cela finira par me réduire à la tonsure. Pourquoi ne me faites-vous pas de compliments? S'il vous arrivait des ennuis, vous verriez comme je vous consolerais très bien en vous prouvant que c'est la faute à un tas de veaux féroces dont on ne pouvait pas prévoir le venin malgré une extrême pénétration. Mais, tout réfléchi, j'aime mieux que vous ne me mettiez pas à l'épreuve et que vous vous contentiez pour fauves des moustiques de « l'affreux Lido ».

Je m'arrête, parce que je commence à écrire fin, et je pense aussi que vous m'avez planté là depuis longtemps.

IX

Château de la Rafette, Saint-Loubès (Gironde),

16 Octobre 1901.

Je vous ai écrit, madame, quatre ou cinq lettres (dans mon cerveau), dont j'espère vous aurez reçu la plupart, quoiqu'il y ait plus loin de Bordeaux à Venise que de *Villersexel* à *Wagram*¹. Mais je crois que ce mois de correspondance a besoin de jalons matériels, et qu'il s'userait à la longue. Je me jette sur cet affreux grand papier pour le couvrir d'encre, en conséquence. D'abord, je voudrais avoir quelque éclaircissement sur la toux cardiaque. Quoique le nom m'en soit flatteur, je sacrifierai volontiers cette marque d'intérêt au plaisir égoïste de ne pas être inquiet d'une autre santé que la mienne. Vous seriez donc bien aimable de m'assurer que la toux cardiaque est un divertissement sans danger, à défaut de quoi je ne vous écrirai plus que pour vous donner les meilleures et les plus illusoires nouvelles (comme je vous disais); et les jours seulement où je serai d'une humeur de carnaval, comme aujourd'hui qu'il fait beau à pleurer. Il y a un paysage gracieux sous ma fenêtre, avec de la brume et du soleil, la rivière Dordogne et un demi-cercle de ces arbres dont j'ai de la peine à me passer. On mène d'ailleurs ici une existence assez créole. C'est quelque chose d'un peu vide et sans effort; plus de femmes que d'hommes et qui parlent toutes à la fois, des enfants tout autour, du safran dans la cuisine et une imagination géographique spéciale qui fait qu'on est bien plus près de Colombo que de Paris. J'y resterai, je pense, jusqu'au mois prochain, parce qu'on attend des gens de Madagascar. J'en ai vu arriver comme ça

¹ A Paris, Toulet demeurait à cette époque rue de Villersexel et Madame Bulteau, avenue de Wagram. N. D. L. E.

des tas quand j'étais petit. Ils arrivaient tous le soir, ils avaient des chapeaux impossibles, ils sentaient le faam et le vétiver et criaient avec indolence dans le vestibule pendant qu'on débarquait des longs fauteuils en rotin. Mais peut-être voulez-vous que je réponde à vos offres, conseils et raisons.

D'abord, pour l'affaire *Gaulois*, j'aimerais mieux attendre la fin de l'hiver, que vous soyez à Paris que j'y sois également et que je me sois fait une imagination de chroniqueur un peu moins lamentable. Car il ne faut point vous dissimuler, madame Toche, que mes machins du *Soleil* étaient des petites horreurs, pleines d'une médiocrité prétentieuse, et ce qui me blesse le plus là-dedans c'est que mon opinion a été partagée par presque tous mes amis. Au moins s'ils s'y étaient trompés. En revanche j'étais enchanté de mes filles Imogène et Sylvère. Evidemment, elles n'étaient pas plus grandes que nature; elles n'avaient pas besoin de se baisser dans les entresols; mais j'avais inventé un tas de nouveaux petits incidents qui allaient comme des gants à leurs âmes embryonnaires. Je ne sais plus qu'en faire. Si encore elles étaient assez innocentes, on en ferait des poupées pour petites filles. Vous me demandez si Baudouin les a envoyées carrément coucher sous les ponts. Mon Dieu non; il argue de son encombrement, de la mauvaise division des chapitres (mais ça, c'est vous qui lui aviez dit, je pense; et comme il a très mal lu, je pense encore, il n'a pas vu que j'avais changé sur vos conseils). Il m'engage à l'aller voir (comme s'il était visible). Je vous enverrais la lettre s'il ne me semblait qu'il y a une petite, mais triple immodestie à cela. Ce mot est peut-être ambitieux.

Que vouliez-vous savoir encore? Si j'irai à Venise, et vous me donnez, pour le faire, un tas de bonnes raisons, que j'ai déjà mâchées plusieurs fois. Je sais que les gens ne croient jamais, quand on ne va pas les voir, qu'on a pu y être obligé; et il me serait pénible de ne pas trouver autour de vous plus tard autant d'atmosphère amicale. Mais, *lo que hay de ser no puede faltar*; et d'ailleurs je ferai tout ce que je pourrai pour y aller. Le sinistre hiver de Paris, dans mon appartement glacial par-dessus le marché, qui donnerait de la neurasthénie à un croque-mort, n'a rien qui me tente beaucoup. J'avais de plus la combinaison, ma sœur allant à Marseille, et Cannes à la fin du mois, de raccompagner sans passer par Paris, et de continuer sur Venise. Mais tout ça n'a pas l'air de s'arranger comme je voudrais.

J'ai eu la faiblesse d'écrire à des habitants de Paris, des La Salle, des Maxime¹, ils n'ont répondu aucunement. Ce sont de ces gens qui ne vous écrivent que lorsqu'ils s'ennuient. Je pense que Maxime doit être maintenant à Venise, plus heureux que votre serviteur respectueux.

TOULET.

Vous ne me dites point du tout ce que vous faites en cette vine aqueuse. Peut-être ne faites-vous rien du tout que vous promener en gondole, comme dans les romans d'aventure - et les images romantiques. J. Lemaître a découvert le Tintoret, mais il ne parle pas de Tiepolo, ce dont je suis tout ulcéré.

Voulez-vous savoir ce que je lis. J'ai essayé des *Mémoires de M^{me} de Créquy*, sans pouvoir continuer, de la *Correspondance de Voltaire*, mais il a une si vilaine âme; et quand il a inventé un mot spirituel il le sert à trois ou quatre personnes différentes - j'ai fini par dénicher un livre admirable qui est *Le Traité de la Nature et de la Grâce* du père Malebranche.

Vous ne voulez pas me croire, mais ce *M. du Paur* est un grand diable de manuscrit, bête comme du veau froid, sans corrections ni retouches. Il me semble qu'il n'y aurait d'intéressant en ce genre (à condition que le livre le fût) que des gribouillis très illisibles et raturés. C'est inimaginable ce que ça m'amuse de tripatouiller le bouquin en question. Pour peu que ça continue, le héros sera transformée en bonne allemande, sa femme en accident de chemin de fer, et ça se passera aux Philippines, avec finale intervention de M. Julien Viaud.

¹ Louis de la Salle, mort pour la France, auteur de trois recueils de vers et d'un roman: *Le Réactionnaire*. - Maxime Dethomas. N. D. Le E.

X

Saint-Loubès, 26 Novembre 1901.

Madame, je ne savais pas Régnier malade, et suis bien heureux d'apprendre en même temps qu'il est guéri. Pour ne rien dire de ses amis, il me semble que les lettres françaises l'ont échappé belle. Mais vous devinez par là si j'étais indigné contre vous. J'avais beau tamiser ma conscience selon tous les calibres et une foule de combinaisons contrariées, il ne restait rien que j'eusse à me reprocher envers Toche, et je me demandais si c'est ainsi qu'on se mêle de diriger les gens, le silence n'étant en général recommandé qu'aux disciples. Tout cela n'arriverait pas si, si... Il y a une de mes cousines qui est atteinte de la belle manie de la charité : c'est-à-dire qu'elle ne saurait laisser les gens mourir en paix de leur misère. Une vieille femme lui disait un jour: « Vous croyez être bonne, mais vous vous occupez d'un tas de pauvres, que vous feriez beaucoup mieux de laisser se débrouiller tout seuls, et ne vous occuper que de moi. » On ne put jamais lui faire comprendre que la charité est une fonction organique des charitables, qui ne s'adresse pas aux individus, et qu'il serait trop beau d'être malheureux si cela donnait le droit d'être jaloux. Aussi cette vieille avait-elle la tête dure.

Votre lettre ne m'a pas trouvé à Paris, où je ne serai pas, je pense, avant le 10 ou le 15 du mois prochain. Mon beau-frère et ma sœur, partis pour l'Égypte, soigner un parent, je me suis trouvé le seul homme, et la maison étant un peu isolée je suis resté à en jouer le rôle assez triste au milieu de l'inquiétude de personnes qui ne me sont pas du tout indifférentes, et de leur peine, quand enfin ce pauvre garçon est mort, au moment de toucher en France, de se reposer et d'être heureux. Cela s'est fait à Suez, un pays biblique, fait de sable, d'ennui et de maisons bleues. C'est au moins comme cela que je me le rappelle, et qu'on y était très inconfortable. Je faisais alors moralement partie d'une troupe de comédiens

nomades. Il y avait une jeune troisième, très jeune, qui tenait avec autorité le rôle de Cupidon dans *Orphée aux Enfers*. Elle avait naguère fait désert sa patrie et son service militaire à un garçon boulanger de Marseille, espèce de brute jalouse qui le devint de moi, et jura de m'assommer en quelque coin, ce qui lui était facile. A me fréquenter davantage, il changea et me devint dévoué. Il me portait mes valises, et une affection dont j'étais en retour un peu embarrassé. Sur le pont des paquebots, la croix du sud éclaira ses premières confidences, et il frappait le bastingage de son poing, ce qui calmait son ressentiment. « Vous avez bien fait, Monsieur », finissait-il toujours par dire, et peut-être pensait-il que je me servais de sa tendresse comme d'un fléau pour châtier les femmes perfides qui ne gardent pas leur foi aux garçons boulangers. La troupe comprenait aussi une jeune première qui m'avait ému en jouant *Carmen* (je l'ai revue, il y a quelques mois, dans les Pyrénées et elle me sembla un peu défaite à coups de hache). Tous ces gens-là m'abandonnèrent à Alexandrie, où j'avais fait la connaissance d'une cabaretière grecque, parfaitement belle, qui répondait au nom bien militaire de Katina. Elle avait à peine eu le temps de m'accorder quelque attention qu'elle mourut d'un accès pernicieux. Nous l'enterrâmes et je partis pour Alger; mais sur le bateau je fis la connaissance d'un officier d'infanterie de marine qui, m'ayant emprunté quelque argent, m'entraîna à Toulon pour me le rendre plus tôt, ce qu'il fit. Et puis il partit voir sa vieille mère, en me présentant à des officiers qui revenaient de Madagascar. Je pris part au champagne d'honneur qu'on leur offrait, et me liai ainsi avec des officiers qui s'embarquèrent pour le Soudan (lunch et discours) non sans me confier à des camarades tout frais arrivés du Grand Bassam et qui me menèrent dans des mess. A ce moment, personne ne savait plus mon nom, ni pourquoi j'étais là. Mais je commençais à me rendre utile en donnant aux nouveaux venus des renseignements faux sur les permutations et mouvements coloniaux, et j'y vivrais sans doute encore, de toast en toast, si un lieutenant, en partant pour le Tonkin, ou d'ailleurs il est mort, ne m'avait donné, tandis que nous échangeions les derniers alcools, une mission toute de confiance auprès d'une Calypso du crû, un peu fanée par tant de départs d'Ulysse. Mais souffrez que je ne pousse pas plus avant le récit fastidieux de tous les personnages ridicules que m'a fait jouer un goût naturel que j'ai pour la conversation des dames.

Mais, je n'ai pas du tout d'objections contre *Le Gaulois*, sinon la juste crainte de ne pas convenir. Il vaut toujours mieux attendre que vous soyez à Paris. C'est donc vrai, vous arrivez en février, au commencement, j'espère, Le mois est trop court pour le passer à Venise. Pourvu que je sois encore en vie à ce moment-là. Il me semble que je suis déjà avenue Wagram à me promener de fauteuil en fauteuil, au milieu de ces espèces de taches que font les sympathies, les antipathies et les indifférences.

J'aime mieux croire, quoi que vous en disiez, que notre amie n'apporte aucun talent à écrire. Songez que j'ai été forcé, depuis deux ans, d'avoir de l'admiration pour deux ou trois, ou quatre « personnes du sexe » en tant qu'écrivains je n'en avais eu jusqu'ici que pour quatre vers de Sapho, et M^{me} de la Suze, dont je ne sais qu'une phrase (mais elle est très bien). Et je ne survivrais pas à voir se contredire de plus en plus une opinion que la lecture et la correspondance avaient toujours fortifiée chez moi jusqu'ici. - Je ne sais ce que vous a écrit le Polaque Sailland. Il m'en avait parlé en riant niaisement, oui, niaisement, mais sans m'en dire autre chose, sinon qu'il vous avait dit se piquer, ce qui est faux, et que j'abandonnais la République des Lettres, ce qui est prématuré. Je travaille fort honorablement, j'ai fini mon Conte des fées¹. Il est très long et n'attend plus pour avoir accompli son cycle que d'être refusé par Ganderax, je ne le trouve pas mal écrit, mais c'est tout. Je voudrais que vous le lisiez, pour deux ou trois phrases qui me plaisent. Et après tout, je ne l'avais fait que pour faire du style. Je me suis remis un peu à *Mon Amie Nane*. Ça s'écrit avec une pointe d'épingle, c'est amusant. J'y ai refait sur un mauvais brouillon le voyage à Venise², qu'on m'a perdu à *La Vie Parisienne*. Pour épuiser la parlotte professionnelle, Baragnon m'a fait dire qu'il regrettait ma copie. Je lui enverrai donc ou lui porterai des choses. Il me semble que Léon n'y a pas encore tout à fait trouvé l'aisance de ses beaux ébats. Est-ce que ce journal serait réfrigérant? - Baragnon lui-même que j'admirais au début me paraît devenir un peu vague. Je commence à regretter beaucoup de vous avoir priée de me faire des compliments. Vous m'en faites jusque sur mes lettres, d'où je conclus que vous vous moquez de moi; car je ne puis les souffrir : elles n'ont aucun visage. Vous ne pourrez nier au moins que celle-ci ne fasse bâiller. Et puis, elle a l'air, à l'œil, d'une

¹ *L'Etrange royaume*, N. D. L. E.

² *Venise sentimentale*, chap. VIII de *Mon amie Nane* N. D. L. E.

composition de collègue - 3 pour le fond, 1 pour la forme -. Le fond ici, c'est que je vous aime beaucoup plus qu'il n'y a de signes pour; et voici à peu près la seule chose que je sois satisfait de vous avoir dit.

TOULET.

Il paraît qu'on ne doit pas s'excuser de son papier. Celui-ci le mériterait pourtant. Vous m'en avez donné du très beau, mais qui a un défaut, c'est qu'il boit, je ne sais si c'est pour m'en indiquer les dangers, le papier ilote, alors.

Je vous prie de vous charger de mes respects et souvenirs pour les hôtes, aux deux sens du mot, du Palais Dario ; et de ne pas attendre pour m'écrire qu'un de nos amis ait été très malade, et plus tard de vous rappeler que mon numéro Villersexel est 7 (sept).

XI

Fragment de lettre (1902).

... qui est un endroit triste, où les couleurs sont aigres, vives et pauvres. On s'y rend en bateau comme en Indo-Chine, par un paysage d'eau et de fonte. Il y a la Tour Eiffel, la Liberté de Bartholdi, des trains qui passent sur des ponts, et quand on descend on trouve des marchands de noisettes sur la berge.

J'en fus même nourri exclusivement pendant une heure, par les soins d'une jeune personne que le hasard avait amenée avec moi sur ces rivages. Son ami, malheureusement, et qui est aussi le mien, avait cru devoir se joindre à nous; avez-vous remarqué, Toche, comme la plus belle valise, quand elle est de trop, suffit à gêner un voyage. Quoi qu'il en soit et que vous en pensiez, Madame, cette même jeune personne a la tête blonde et grosse, blonde et grosse (si j'ose dire) comme un grain de moka et elle a de l'esprit et du cœur plein mes poches.

Quant à moi je n'ai jamais tant regretté d'en avoir si peu qu'à présent, où je voudrais vous assurer qu'ils sont à vous, et aussi des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur,

Paul Jean TOULET.

XII

Voilà bien comme vous êtes, Madame Toche, je pourrais rester cent ans sans vous répondre, et mourir, vous ne me récrieriez pas. Vous abusez de la joie que me causent vos lettres pour me forcer à vous en envoyer à mon tour. Chacun son tour. Les bons comptes font les bons amis. Je vous ai écrit, répondez-moi. Voilà, voilà, je réponds. Mais vous allez voir comme ce sera drôle.

D'abord petit bulletin médical. Ma santé continue à faire la jalouse admiration d'un entourage devenu parisien depuis l'autre jour. Je suis plein de vaillance, je n'ai plus peur du froid, je suis décidé à être heureux malgré le malheur. Tout cela me donne un air joyeux et bon enfant, comme on en voit aux commis voyageurs; et toutes les dames me font des sourires, ce qui m'a rempli d'une fatuité insupportable (mais çà, çà n'ira pas plus loin que le jour où je voudrai, comme disait M. G. Ohnet, réaliser mes hypothèses).

Petit bulletin littéraire. Le marché donne des symptômes de lourdeur. Plusieurs portefeuilles ont voulu se débarrasser par paquets, ce qui a rendu les acheteurs plus hésitants. M. Ganderax s'est vu confier, en mains propres, un délicieux Conte des fées¹, qui le force sans doute actuellement à sucer le bout de son porte-plume pour trouver les façons les plus chaleureuses de n'en pas vouloir: mais ça vous fera tout de même un manuscrit. *Le Mariage de Don Quichotte* a été refusé par mon éditeur ordinaire (?) Simonis Empis, ce qui est assez jovial, au fond - et maintenant il est sur quelque bureau de *la Contemporaine* (Juven) à prendre de la poussière². - Un visiteur entre, feuillette: « Qu'est-ce que c'est que çà ? » - « Un manuscrit, donc », répond l'homme qui rit. . - « Vous l'avez lu? » - « Vous êtes comme les auteurs, vous, vous croyez qu'on n'a que ça à faire, de lire leurs navets à l'œil. » - J'attends la fin des fêtes pour aller voir M. Beaudouin et retirer mes pauvres filles de

¹ *L'Etrange Royaume*. N. D. L. E.

² *Le Mariage de Don Quichotte* parut chez Juven en mars 1902. N. D. L. E.

pénitence¹. J'irai selon vos conseils vers 5 heures du matin. Je pense qu'il y sera, cet homme, puisqu'il n'y est jamais à *ceux* du soir.

- Choses et autres. Le Weber est un lieu sinistre, tel qu'on s'imagine le lac Stymphe ou les bords ténébreux de l'Achéron. J'y rencontrai néanmoins parmi les harpies et les ombres un La Salle fort en vue et toujours contempteur des lettres contemporaines. Sailland persévère également dans son être. Il m'a écrit et gloussé des choses pleines du plus judicieux enthousiasme sur les œuvres de Fred. Il ne se sent pas de joie de se savoir comestible, et qu'il doive au moins tripler sa valeur en cas d'un autre siège de Paris. Le plus beau est qu'il n'avait pas remarqué qu'en ce récit le portrait d'un très jeune homme brille par son absence. Lui aussi l'avait oublié; et cela est d'autant plus impardonnable que L. est devenu nationaliste.

On m'a dit que MM. SS. les académiciens étaient d'ores et déjà décidés à partager un prix de vers entre Montesquiou et M^{me} Mardrus. Je croyais que *Cœur innombrable* leur serait présenté et qu'ils auraient le bon goût de s'en apercevoir. Mais que penser d'une compagnie qui ne donne pas de prix à Moréas ? A propos de vers, verra-t-on, et où verra-t-on ceux de la mangeuse d'amandes ?

On m'a dit (cette fois-ci c'est Albert) que vous reveniez le 15 janvier. Je croyais que ce n'était qu'en février. Moi qui avais justement envie d'aller à Venise vers le 15 janvier. Et Maxime annonce à Sailland son retour à lui pour février seulement. Alors vous reviendriez tous un à un, ou bien deux fois chacun, ou bien tous ensemble mais pas par les mêmes chemins. Tout ça me donne un peu mal de tête et cet Albert ne me vaudra jamais autre chose. Mais quel moyen de l'en punir ?

J'avais autre chose à vous dire, mais je ne me rappelle pas. Alors je finis en vous souhaitant la bonne année, avec autant de sincérité et de désir de vous voir heureuse que j'aurais pu sentir en des âges plus candides. Vous seriez très bonne à cette même occasion de me rappeler au souvenir de Mme de la Baume et de M^{me} Wacquez, et enfin de Maxime, si tant de commissions ne vous fatiguent point.

TOULET.

¹ *Imogène et Sylvère* parurent enfin à *La Vie Parisienne* à partir du 31 mai 1902. N. D. L. E.

Je me rappelle ce que je voulais vous dire, c'est que *Le Crépuscule des Dieux*, d'Elémir Bourges, m'a beaucoup emballé. Qu'en pensez-vous?

Et puis je voulais vous raconter aussi pourquoi j'avais passé à Bordeaux quinze jours de plus que je ne pensais. Mais je n'ai plus de place. Et puis ça n'est pas une histoire pour grandes personnes.

XIII

Avril 1902

Il faut sans doute, Madame, que je réponde à ces choses perfides; d'abord parce que c'est la seule chance d'avoir une autre lettre de vous avant de mourir, et aussi parce que je cause mieux par lettre que lorsque vous êtes flanquée, si j'ose dire, de deux ou trois cents visiteurs. Il me semble que vous me jugez une chose assez vénéneuse: joli cadeau à faire à un enfant de cannibales. Mais moi, je suis sûr que je ferais un comestible tout à fait inoffensif, quoique j'aie eu l'honneur d'épouvanter jadis, je ne sais pourquoi, feu Oscar Wilde, dont la candeur laissait à désirer. Il fit l'aveu de ce frisson bizarre à Philippe Berthelot, et que ma présence lui donnait froid dans le dos; j'ai peur qu'il n'ait rencontré depuis des diables plus authentiques; si j'en suis un, Madame, c'est seulement pour avoir déchu de vos bonnes grâces. Car je sens bien que vous ne m'aimez plus du tout et que vous me ferez jouer bientôt, à part l'âge, le rôle du jeune homme à qui personne ne dit rien. Et cela m'ennuie de voir que votre perfection ne vous sauve pas d'avoir des caprices, comme une autre. Car de croire que j'y ai donné des raisons, j'ai beau raclé ma conscience, elle ne me reproche rien envers vous; et je ne puis que constater, sans en savoir les causes, que vous avez coupé la communication et que c'est fini de marconisme.

A propos de marconisme, comme dirait M. J. Claretie, nous gagnons décidément la Belgique, Kurne ou Quurne¹, et moi. Souhaitez, madame, qu'une balle perdue, mais non pas pour tout le monde, ne prive pas les Lettres françaises de l'un de nous. Ça doit être bien ennuyeux d'être tué par un Belge, on n'est pas plus province.

Quant au *Gaulois*, j'ai peur que mon conte ne le soit un peu trop par moments, pour lui. J'en serais d'ailleurs enchanté (je veux dire: qu'il me prît), mais faudra-t-

¹ Curnonski. N. D. L. E.

il être présenté à Meyer (Arthur)? Au moins suis-je un peu consolé en pensant que voici le printemps, saison où je suis moins timide, mais toujours aussi maladroit, hélas!

Je vous prie, Madame, de croire au dévouement avec lequel je suis votre obéissant serviteur,

TOULET.

XIV

13 Mai 1902.

Madame, moi aussi je suis toujours prêt à rendre les services qui me rapportent du plaisir; et si nous ne sommes pas assez liés, Madame, avouez que cela est dû uniquement à vous, et à la féroce indifférence que vous me montrez. Mais d'ici jeudi tout peut s'arranger, et je vais m'exercer à paraître familier.

Tout ce galimatias qui a la prétention d'être drôle veut dire que j'accepte pour jeudi, certainement. Et voilà.

Je pense que *Don Quichotte en ménage* va bientôt paraître, car Juven vient de m'en envoyer un exemplaire (cet éditeur est charmant). J'espère qu'il l'aura fait aussi pour Léon, comme je lui avais écrit.

Je vous prie, Madame, de me croire: respectueusement votre ami,

TOULET.

XV

18 Juin 1902.

Mais non, Madame, je vous assure; ce ne sont pas les choses que vous dites, ou que vous pensez, dont je suis malade; et si je suis en train de mourir, comme en effet il y a apparence, cela ne peut-il arriver pour la raison bien simple que la vie se retire de certaines gens qui ne sauraient vivre sans bonheur, et qui en ont eu si peu depuis longtemps que leur bouche même en a oublié le goût? Notre existence à tous, vous le savez bien, est double; et pourquoi vous arrêtez-vous à celle qui n'est que la représentation matérielle de l'autre. Il faut bien donner un motif à ce que l'on voit; et c'est pour cela qu'on dit d'un tas de pauvres gens qu'ils sont morts d'alcoolisme, ou d'une chute de cheval, ou d'un coup de pistolet. Mais cela n'était que des prétextes.

Pourquoi donc me cherchez... vous querelle pour des futilités dont vous savez le sens caché? Pourquoi vouloir que je boive quand je ne bois pas; ou que je me pique quand je n'ai pas vu une seringue de Pravaz depuis plus de trois ans? La vérité est que je ne mange pas, ce qui est un divertissement dangereux, mais le moyen de manger de la cendre? Encore n'est-ce peut-être pas non plus une bonne raison. Car je me rappelle au début de votre entorse, avoir été aussi mal en point qu'aujourd'hui, et d'une humeur bien plus exécrationnelle. Or je menais à ce moment une existence des plus saines; je me nourrissais avidement, je dormais; je ne faisais rien; je sortais le jour; j'étais de plus propriétaire de deux jeunes personnes que j'invitais à tour de rôle à dîner économiquement chez moi. Et tout cela avait si bien l'air d'une parodie qu'au bout d'un mois on n'a plus pu y tenir. - Ainsi, n'accusez plus mon frère le whisky et mon amie la nuit de mon prochain trépas; et ne croyez pas non plus que ce sera dans une cage, en hurlant à des rats imaginaires

- mais plutôt, rongé d'ennui, de chagrin et de ridicules. Et d'ailleurs je vous promets d'y échapper de mon mieux, pour vous faire plaisir, ainsi qu'à deux ou trois personnes de mes amies qui vivent à la province.

Je me trouvais dîner avant-hier dans une compagnie où il y avait une Russe qui est mariée à un négociant en stores. Cette dame profita du tour parfaitement obscène qu'avait pris la conversation pour déclarer que sa devise « à elle » était : Dieu, Louis, Soleil. Je demandai quelques explications sur le sens du mot Louis; mais il paraît que c'est tout simplement le prénom du marchand de brise-bise. Sans cela, elle aurait parfaitement convenu à mon état de santé comme de fortune, outre que le jour où j'en aurais été fatigué j'aurais pu la revendre à Baragnon. A la réflexion, cette histoire n'est pas très drôle, mais elle est simple et triste comme celui qui vous récrit dans sa chambre à 11 heures du soir, au lieu de noctambuler dans tous les bars que vous imaginez, et bien récompensé d'être resté chez lui à travailler par un peu de chaud au cœur que lui a fait votre lettre.

TOULET.

XVI

Juillet 1902.

Je voulais vous écrire, Madame, pour m'inquiéter si ce Louvre kilométrique ne vous avait point trop fatiguée. Et puis, m'étant trouvé moi-même tel, j'ai dormi vingt-sept heures dans la seule journée de lundi, ce qui m'a laissé fort peu de temps pour toute autre occupation. J'étais d'ailleurs fort dégoûté du même moi-même, m'étant aperçu que j'avais été à votre déjeuner, fort niaisement, de cette espèce d'exaltation vaniteuse où vous mettez, j'imagine, les gens qui vous approchent. Après quoi on se trouve seul avec une âme désaffectée, comme un gosse dont le ballon dégonflé pend au bout d'une ficelle.

Cette prétentieuse image a pour but - au fait, non: c'est la lettre qui a pour but de vous prier de ne pas me trouver trop ridicule pour vous avoir si inexorablement parlé de moi. Mais avouez-le, Toche, que si tous vos amis étaient comme ça vous auriez un potager plus riche que celui de M^{me} Humbert - ou un fruitier, si vous préférez.

Comme j'irai chez vous jeudi, vous ne me vexerez pas en ne me répondant pas, je n'en serai pas moins, Madame, votre serviteur fervent.

TOULET.

La manifestation de la Concorde en faveur des sœurs m'a paru composée exclusivement de jeunes anticléricaux de 12 à 14 ans et de gardes républicains. Voilà donc quels soldats ...

Je n'ai pas encore écrit à M. Ballot¹, mais, tel que je me connais, cela ne saurait tarder.

¹ M. Marcel Ballot, rédacteur au *Figaro*, venait d'écrire sur *Le Mariage de don Quichotte* un des rares articles qui parurent alors dans la presse. N. D. L. E.

XVII*5 Août 1902.*

Madame, j'ai envie de vous écrire des folies: alors je prends du grand papier. Il fanait d'ailleurs que je vous réponde pour accepter le déjeuner de jeudi prochain, où je me rendrai vers midi et demi, si cette bonne neurasthénie dont je suis repris ne se change pas d'ici là en paralysie affective. On ne sait jamais avec ces maladies nerveuses et c'est cet imprévu même qui en fait le charme. Au reste, j'ai résolu, comme il y a deux ans, de ne plus quitter mon lit. Nul bar ne m'en saurait distraire, et je tiens beaucoup à mourir couché. Pour ne pas abandonner si vite cette palpitante rubrique qu'est mon bulletin de santé, je me suis endormi sans fièvre à 10 heures. A minuit et demi je me suis réveillé, en sursaut, riche d'une de ces fortes insomnies que nourrissent la nuit et le silence. Dans mon désespoir, j'ai écrit des lettres (j'en ai même écrit à cet aimable critique du *Figaro*, en lui mettant en P.-S. que je ne la lui envoyais pas parce que je ne savais pas son adresse) - et une note pour la *Parigote*¹, qui ne passera pas, naturellement, parce que j'y fais l'éloge d'une jeune personne généreuse de sourires, et que Baudouin ne voudra pas se prêter à ces manœuvres où l'économie n'est pas étrangère.

Alors, qu'est-ce qui me reste à faire, sinon me marier? J'y pense beaucoup depuis quelques heures; mais je voudrais épouser une veuve, parce qu'une femme

¹ *La Vie Parisienne*. N. D. L. E.

avertie en vaut deux, ce qui me dispenserait, au moins une fois, de la tromper. En conséquence, je me suis livré à la distraction de tuer une demi-douzaine de maris de votre entourage (mais un à un seulement) et de triompher d'autant d'inconsolables. Aussi ai-je le cœur un peu ahuri; mais je ne me plains pas et j'ai passé des moments tout à fait précieux. Quelle jolie étoffe à froisser que le crêpe. Et si l'innocence de ces jeux vous fait sourire, que voulez-vous, Toche, on fait ce qu'on peut; et si je n'en fais pas davantage c'est que je n'en sais plus, quoiqu'il y ait bien des jours où je voudrais vous persuader que c'est pour des raisons nobles et généreuses, et non par naturelle imbécillité que je m'abstiens de troubler le cœur des vierges et les jeunes foyers (les vieux, ça, c'est par principe). Si je vous dis tout ça, du reste, c'est pour que vous ayez l'air de ne pas me croire, et me consoliez. Il y a des choses charmantes à dire en ces cas-là: « Mais non, je vous assure; vous n'êtes pas plus mal qu'un autre. Avec un peu de patience. Vous qui parlez l'allemand, justement. Il y a des gouvernantes, très décemment faites, ou bien une commise de pâtisserie - puisque vous aimez le noir, on les dit fort attachées, etc., etc.... »

- Je m'aperçois tout d'un coup que je suis très triste, Toche, et que ce que je vous écris l'est aussi - et un peu grossier. Vous êtes toujours si indulgente pour moi, et tellement la seule aujourd'hui auprès de qui je cherche à me consoler de cette existence sans sourires. Il m'a semblé qu'en secouant mon encrier et mon cerveau sur du papier, ça me distrairait sans trop vous ennuyer. Mais voilà. J'ai d'ailleurs beaucoup causé avec vous ces jours-ci ; mais il m'a semblé que cela tournait un peu au monologue. Aussi bien n'étiez-vous pas à Paris, je crois. Vous avez donc reçu votre ferrure neuve.

Là-dessus, madame, je vous quitte. Il est sept heures dix, et je vais tâcher de trouver le sommeil au fond du dictionnaire d'architecture de Viollet-le-Duc. Je n'ai pas pour la science les sentiments un peu exclusifs du docteur Garnaud¹ (il est furieux, au fond, vous avez vu, de ne pas s'être encore découvert je ne sais quels dangereux globules. Mais, dit-il, les cobayes en auront. A sa place, et même à la

¹ Le D^r Garnaud fit sur lui-même en 1902 de dangereuses mais vaines expériences avec la tuberculine de Koch. N. D. L. K.

nôtre, j'aimerais autant qu'il n'y eût que les cobayes. Ça embêterait Koch, tout de même, et tout le monde serait content, excepté Koch bien entendu; et les cobayes: mais ça doit être des animaux résignés à tout, depuis le temps), mais il n'y a encore que ça pour vous faire dormir. Vous n'avez qu'à essayer avec *Les Fleurs du Mal*, vous verrez si c'est la même chose.

Je vous prie, madame, de ne croire à rien plus qu'à mon amitié respectueuse.

TOULET.

XVIII

16 Août 1902.

Oui, Toche, je veux lundi (mais alors je n'arriverai peut-être pas à 5 heures juste). Oui, Toche, je suis malade. Je m'en aperçois tous les jours aux symptômes les plus triviaux : l'incapacité, entre autres choses, de me faire couper les cheveux, depuis un mois; ou l'horreur de l'eau froide. Remarquez comme tout se transforme, et qu'un roi mérovingien aurait pris ces phobies pour de l'excellente virilité. Mais peut-être n'aiment-ils pas l'eau chaude non plus. D'ailleurs, vous m'écrivez des choses si douces que je me demande si je n'en suis pas à l'agonie: c'est sans doute le moment où vos amis vous apparaissent le plus aimables. Ne m'en veuillez donc pas trop si je fais en partie le nécessaire pour ne vous visiter bientôt plus que sous ces formes mélancoliques et vaines que l'on prête aux morts que l'oubli n'a pas encore tués une seconde fois. Ce galimatias signifie que lorsque je ne pourrai plus venir chez vous (et pour cause) - j'y reviendrai.

Et à propos de fantômes je songe tristement que cette maison où je demeure encore, avait été abandonnée au dernier terme par la plupart des locataires, dégoûtés les uns des autres, je pense. Elle était pleine d'espace, et l'on n'y entendait plus parler, à travers son mauvais sommeil, que ces compagnons équivoques qui s'appellent: souvenirs de jeunesse. Hélas! Depuis ce matin, j'ai des voisins en viande, qui font le pire tapage. Il y a une cuisinière surtout, tout près de ma chambre à coucher, qui ne s'arrange pas avec son fourneau. Alors, elle tape dessus, ou dedans, à coups de poker, et le pauvre fourneau, atteint dans son cœur ardent et fumeux, crie comme un homme. C'est l'image de l'amour, dirait M. Claretie.

Mais, l'autre matin, ç'avait été plus agréable. D'abord il avait plu, et les grosses gouttes, pendant une heure, avaient sonné sur la tôle des marquises. Après ça, il était venu, dans la cour, de ces gens qui lavent les voitures, en sifflant, et qui de temps en temps font grincer un seau sur les dalles. Il y en avait un qui avait des sabots, et, tout d'un coup, ça m'avait rappelé les bruits du matin chez moi (quand j'étais gosse et que j'avais un chez moi) ; des servantes qu'on entendait rire à travers les portes, le pas d'un métayer sur les carreaux de la cuisine.

Je ne m'excuse plus de vous raconter toutes ces choses: j'espère que vous les sautez. Il est dix heures du soir et je vais tâcher de dormir, n'étant pas sorti de chez moi, où je dîne avec du lait et des pêches. M'accuserez-vous encore d'intempérance? A lundi, Madame, et laissez-moi vous assurer une fois de plus de mon respect le plus tendre.

TOULET.

XIX

29 Septembre 1902.

Madame, je crois que vous aimez trop les mille formes de la vie pour ne pas avoir le goût de la mort. C'est un goût singulier à la bouche, et puissant. Ce matin, je rêve que ce devrait être dans une ville du midi, un dimanche matin qu'il fait soleil et que les filles courent avec leurs amoureux au sortir de la messe. Ou bien, ne pensez-vous pas que cela aurait encore quelque charme dans une ville des Flandres, étroite et dentelée, et fortifiée par Vauban. Il ferait un temps mou automne, un temps à couper au couteau; et je me ferais lire un conte d'Andersen, celui des *Sept Cygnes*, par exemple, où il n'y a pas eu assez de chemise enchantée pour le petit frère et qu'il garde une aile d'oiseau, vous savez, Toche, de ces ailes, comme l'a dit votre ami, qui empêchent de marcher. Ce doit être délicieux, Toche, de mourir, de sentir toute la fatigue de la vie fuir par le bout des doigts, comme son sang dans un bain.

En attendant, Khurn et moi irons donc dîner chez vous mardi, pour savoir la fin de l'histoire.

J'aperçus Forain ce soir, mais tellement sur ses boulets qu'il ne se ressemblait plus et que quelqu'un de ma compagnie me paria un louis que ce n'était pas lui. J'envoyai un chasseur s'informer auprès de Forain lui-même et gagnai le pari. Tout cela se passait au retour du Point-du-Jour.

XX**1902.**

Je sens bien, madame, que c'est impoli de s'excuser au dernier moment; mais vraiment cela ne va pas du tout ce soir, et j'ai peur que cela n'aille pas mieux demain. Je sombre dans le pire machisme, malgré les plus vaillants efforts, et je ne vous en dirai pas plus long sur ma santé. Je m'en occupe vraiment trop: c'est une ingratitude, qu'elle aille au diable; et tout ce qui me chagrine c'est d'être privé de déjeuner avec vous, de voir le Louvre et cette dame si jolie, qui est hérissée de myosotis¹.

Si je n'allais pas non plus chez vous, madame, dans l'après-midi, et que Henri de Régnier y vînt, je vous prie de m'excuser auprès de lui de n'être pas, comme j'avais dit, venu lui dire adieu.

Je ne veux pas vous demander d'autre rendez-vous, puisque même en m'y prenant trois jours d'avance je ne suis pas plus sûr que cela de moi. Mais si vous étiez bonne (voilà, vous ne l'êtes pas) et tout à fait pareille à Toche, vous m'écrieriez. Vos lettres font toujours du bien à ce pauvre

TOULET.

P. S. Qui vous aime beaucoup plus que tous ces gens qui sont autour de vous ou qui vous écrivent de loin, et qui ne dénouent jamais le masque qu'ils ont mis à leur cœur.

¹ La Comtesse Mathieu de Noailles, un de nos plus excellents poètes (*Note de P.-J. T.*).

Il n'y a d'ailleurs pas le moindre Gérard de Harlem, au Louvre; mais des mauvaises machines données par un petit-fils de ce mauvais marchand de couteaux qui écrivait, si j'ose dire, comme une vache espagnole¹.

Si j'avais le temps, je vous conterais l'histoire de cet article que ce pauvre Scheffer m'avait fait pour la *Plume* et qu'on lui a interdit. Je commence à croire qu'en cette affaire tout au moins de mon roman, pour n'en pas évoquer de plus graves, si la veine me poursuit, c'est sans m'atteindre.

¹ Diderot, écrivain français (?) qui a eu son heure de réputation. (*Note de P.-J. T.*)

XXI

13 Octobre 1902.

Madame, j'aime mieux vous écrire de Bordeaux, parce que j'arriverai tard à la Rafette, et fatigué. Mon voyage, jusqu'ici, n'a rien offert aux yeux de remarquable. Je l'ai fait en compagnie d'un ecclésiastique charmant: vous jugez si les libertins ont été traînés dans la boue. Cependant la campagne était pleine d'arbres sveltes et dorés, ou bien le soleil à son déclin miroitait dans quelque une de ces rivières qui se rencontrent au milieu des prairies. Je trouvai à la gare mon cousin et la petite dame, espacés. En cas que mon cousin ne reconnût la petite dame, je choisis de quitter là le cousin, qui en parut affligé, et de disparaître avec la petite dame. Elle avait des petits souliers découverts avec des boutons blancs, qui me firent songer aux trois boutons d'os d'Arthur, et du reste elle ne disait rien (les grands bonheurs, pensais-je, sont muets), sauf que de temps en temps elle se retirait de la portière en s'écriant: « Ah ! mon Dieu, M. Un tel. Pourvu qu'il ne m'ait pas vue ! »

Après ça, il fallut la raccompagner jusque chez elle. En descendant de voiture, nous aperçûmes une dame qui sonnait à sa porte. Vous avez deviné, Tache, que c'était une de mes cousines, en visite, et des plus dangereuses. Il y eut comme un moment d'embarras. Elle devint rouge, mon amie plus pâle, tandis que j'improvisais une petite histoire qui me parut remettre tout le monde plus à l'aise. Ce n'est rien ces choses-là, et c'est déjà la province.

Je partirai pour Saint-Loubès ce soir, après avoir assisté à l'ouverture de la foire de Bordeaux. Mais je crains que la *Tentation de Saint Antoine* et les gaufres ne m'y procurent plus autant de plaisir que dans mon enfance. En tout cas, le

sacrifierais-je sans effort au plaisir de vous dire, au lieu de vous récrire, le singulier attachement avec lequel je suis, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur,

Paul Jean TOULET.

XXII

Saint-Loubès, 26 Octobre 1902.

Madame, je m'en veux un peu d'être resté plus longtemps que je ne voulais sans vous écrire; mais j'ai eu d'une part des courses à Bordeaux à faire, et aussi du travail pressé. Je voulais commencer avant mon départ mon livret *d'As you like it* : j'en ai fait quelques scènes, dont je ne suis pas mécontent. Debussy de son côté en paraît assez satisfait, et nous poursuivons au sujet de ce problématique et futur chef-d'œuvre une conversation par lettres qui n'est pas exempte de controverse, et qui m'a pris aussi une partie de mon temps¹. J'ai eu de plus à retaper des « amie Nane » pour *La Vie Parisienne*. Vous voyez que le goût du travail m'est un peu revenu. Aussi bien, me couchant à 9 heures, je me lève douze heures après, et vais tout de go retrouver mes paperasses, au coin d'une fenêtre ensoleillée, d'où, l'année dernière déjà, je regardais tomber l'automne. L'autre fenêtre, comme vous savez, donne de loin sur la Dordogne lente et grasse. Il y a des bateaux qui montent et qui descendent, la voile gonflée, et l'air aussi heureux que ceux qu'on voit sur des images. Représentez-vous là-dedans, si vous en avez le loisir, un Toulet fort changé, un peu grognon, un peu tyrannique, mais du reste d'assez bonne humeur, et dont la santé serait parfaite si on ne lui avait fait goûter l'autre soir à Bordeaux je ne sais quelle pénible infamie décorée du nom de wiskey, qui m'a valu quatre jours durant des crampes, des névralgies, un lombago, l'appendicite et un grand dégoût de l'humanité, même cléricale. Mais j'oublie que

¹ Toulet avait l'idée d'écrire une adaptation *d'As you like it* de Shakspeare, et Debussy en devait écrire la musique de scène. N. D. L. E.

mes petites histoires d'ici vous ennuiant. Aussi ne saurez-vous jamais celle « de mon amie de province, du dentiste qui était beau comme le jour et du cygne sur l'étang. »

Si j'avais la prétention que mes lettres puissent vous émouvoir en quelque façon, je voudrais que celle-ci ne vous attristât pas comme m'ont fait les deux vôtres. En vente, n'avez-vous pas à tout prendre assez de causes de bonheur pour vous en jouer la comédie à vous-même ? Et puis ne devez-vous pas aux gens qui vous aiment qu'ils soient assurés que vous ne transformez pas en souffrance l'indifférent ou le superflu ? Je sais bien ce que je veux dire, quoique je vous le dise en charabia. Je sais bien, au moins, que je voudrais vous voir moins tourmentée de la fortune et de l'infortune de tous vos amis. Ils mourront, Toche, comme ont fait leurs parents ; et « quand on est mort, me disait un croupier judicieux, on est quitte ». A moins que - mais ça c'est un autre compte. - En attendant, je souhaite que votre prince Zinzolin vous distraie, et chatoie encore autour de vous. Mais au moins, ne vous mettez pas à l'aimer uniquement. Ou alors dites-le moi, que j'installe pour toujours mes tabernacles en Annam. C'est le 2 novembre (jour des morts) que nous nous embarquons Kurne et moi ; et j'aurais grand peur des naufrages si une de mes cousines ne m'avait déjà donné une médaille de Saint Christophe. Kurne a dû partir aujourd'hui pour Pau, et moi je prendrai l'express de Bordeaux Marseille jeudi soir. Nous serons à l'hôtel des Colonies, Marseille, jusqu'au 2 novembre, après quoi l'adresse sera : Hanoi (Tonkin), poste restante. J'espère que vous m'y donnerez des nouvelles de vous et de vos alentours. Je gardais bien un peu rancune à la princesse Hélène qu'elle ne fût pas venue dîner la veille de mon départ, comme voulait Léon (il est très gentil, je le regrette beaucoup). Mais, depuis, j'ai consolé ma vanité, en songeant que c'était de sa part non pas dédain, mais délicatesse, et qu'elle ne voulait pas d'une distraction où votre migraine vous forçait à demeurer étrangère. Voilà. Et quant à Maxime, Kurne prétend que le départ de Kurne lui fit oublier celui de Toulet, comme à bien d'autres. Mais dites-moi que ce n'est pas vrai, Tache ; que ce gros garçon ne m'a pas chassé de tous les cœurs, et qu'on m'a beaucoup regretté, tout un dimanche.

Madame, cette lettre est interminable. Mais le sommeil où elle vous a fait tomber depuis longtemps ne peut être si profond qu'il vous fasse oublier la sincérité de mon attachement ni les sentiments avec lesquels je suis le plus affectionné de vos serviteurs.

TOULET.

Je voudrais savoir si M^{me} de La Baume et vous avez reçu les papiers « amis du Louvre ». Sinon j'écrirai pour le rappeler.

Je n'ai pas eu l'occasion dans le temps de vous parler de votre article sur la Chasse qui m'avait si fort séduit¹, Il y avait un sous-bois qui m'avait fait penser à un Claude Lorrain du Musée de Bruxelles où Enée, dans l'ombre et la fraîcheur, tue des biches d'un air si comme il faut qu'on en prend en dégoût toutes les truanderies flamandes d'alentour.

¹ Le Figaro, 25 septembre 1902. N. D. L. E.

XXIII

A bord de la ‘‘Ville de Ciotat’’

(Salon de Musique)

6 novembre 1902.

Madame, l'état désertique du salon de musique là en haut vous donnera un juste crayon de l'excitation artistique où nous vivons ici continûment. Il y avait trois heures environ que nous étions à bord lorsque Kurne me dit avec mélancolie: « Je vois que nous ne ferons décidément la connaissance de personne, de tout le voyage. » Aujourd'hui, il tutoie la moitié des passagers et connaît l'équipage par ses petits noms. Que vous dirai-je de plus? Je me porte mieux que je ne me supporte; ce n'est pas beaucoup dire, et dans quelques heures nous serons à Port-Saïd, où je resterai comme en France respectueusement à vous.

TOULET.

XXIV

En vue d'Haiphong, le 28 Mars 1903.

Je vous réponds, Madame, sans bien savoir si vous m'avez écrit. La dernière lettre que j'eus de vous était de décembre, et nous voici tout près d'avril. Il est vrai que voilà plus d'un mois que j'ai quitté le Tonkin, comme ont pu vous en avertir, si vous les avez regardées, les mille et une cartes postales que je vous ai adressées. Malgré que vous n'aimiez pas beaucoup, je crois, cette façon de correspondre, songez qu'il en faut faire partir beaucoup pour qu'il en arrive un peu et aussi qu'on n'est pas toujours en état ni moral, ni surtout matériel, d'écrire une lettre. Tous ces paquebots, où je passe mes jours, et hélas, mes nuits, depuis cinq semaines, sont fort abominables, et la moindre maison de campagne me plaira à rencontrer, à mon retour en France. Il me semble qu'avec des arbres, de l'eau propre, un poulet rôti honnêtement doré et, que sais-je encore, on ferait une façon d'homme heureux, pendant au moins quinze jours.

Remerciez-moi de ne vous point parler de la Chine. Depuis saint François-Xavier, ce pays, d'ailleurs vaste, a perdu beaucoup de la fleur de sa nouveauté. Je vous en ferai quand même des contes, si vous m'invitez jamais à déjeuner. Mais, Toche, vous ne m'invitez plus jamais à déjeuner, et je sais d'autre part combien vous êtes cruelle et que vous me forcerez à dîner avec des gens. Vous devez avoir plenty de nouveaux amis, ou tout au moins connaissances. Ils diront de ces choses générales, profondes et neuves qui entraînent à penser, au lieu de parler de cuisine, ou de la pluie et du beau temps. C'est si fatigant de penser: le soleil et la mer m'en ont dégoûté entièrement. Ce n'est pas que le soleil m'ait été bien fidèle. Il y a eu un mois et demi à Hanoï de pluie, de brouillard et de moisissure qui aurait rendu un officier anglais neurasthénique. Vous jugez si j'y ai échappé; et malgré un beau feu de bois qui brûlait sans cesse à côté de mon lit, j'ai passé là quelques-unes des plus horribles heures de ma vie.

Je ne sais pourquoi je vous entretiens de ces trivialités, et d'ailleurs je me porte maintenant beaucoup mieux que je n'avais fait depuis deux ou trois ans. Un jour nous laissâmes le Tonquin à ses nuées, à son opium et à ses insomnies, et, comme les trois vieilles demoiselles qui montaient en berline chaque soir pour aller chercher le jour, nous prîmes un bateau à la poursuite du beau temps. Nous le trouvâmes à Manille, qui éclairait sans dégoût un mélange d'Américains et de mulâtres, le plus sot peuple que je n'aie jamais rencontré (Mais n'avez-vous pas été aux Philippines? Sailland l'assure fort précisément). De là, nous fûmes à la Chine, où les Chinoises nous laissèrent voir peu d'inclination. Elles me semblèrent bien coiffées, mais dédaigneuses, et porter dans leur cœur les rites les plus glacés du Confucius.

Nous voici tout près de débarquer et je vous dis au revoir, Madame, avec tout le plaisir anticipé de vous revoir dans deux mois - et l'ennui de n'être encore que de si loin votre obéissant serviteur.

TOULET.

Sailland me prie de vous assurer, en même temps que de ses respects, qu'il vous a écrit, il y a deux mois et demi, une lettre recommandée, adressée à Paris. Il porte toute sa barbe - ce qui est à certains jours comme une espèce de symbole.

XXV

En vue de Marseille, le 25 Mai 1903.

Madame, ce choix que j'ai fait de mon plus beau papier vous prouvera tout de suite que j'ai laissé ma rancune dans les eaux d'Asie - quoique ne pas m'avoir écrit depuis mi-décembre avouez que c'est un peu vif - et il y a des gens qui ne le prendraient pas si bien. Mais enfin je songe que je vais vous revoir dans quelques jours, et le plaisir que j'en éprouve me voile le reste. Nous serons, je pense, à Marseille dans quelques heures, sauf avaries ou quarantaine, car nous venons de l'Inde, où la peste et la famine, ces deux filles aînées de l'administration anglaise, ne cessent d'orner le paysage. La seconde nous a failli être la plus dangereuse, car en nous embarquant à Bombay, Sailland et moi, nous avons bien à nous deux 5 fr. 50. Or, j'a vais cassé un carreau de vitre à l'hôtel, et j'avais une extrême frayeur qu'on ne le mît sur notre note, car enfin c'est peut-être très cher les carreaux de vitre à Bombay.

Si tout se passe correctement, j'espère pouvoir aller vous voir vendredi matin vers 10 heures et demie. Si j'arrive la veille dans la journée, je vous téléphonerai, et si ces projets vous déplaisent, veuillez m'écrire un mot à la Taverne Weber, 21, rue Royale.

Vous n'attendez pas que je vous parle de ma santé. Ce sujet de composition est tellement rebattu que j'aimerais autant vous faire un parallèle entre Corneille et Racine. Quant à Kurne, il se porte bien. L'idée qu'il va falloir travailler le rend extrêmement mélancolique et c'est ce qu'il appelle: regretter Indo-Chine. Je crois qu'il regrette surtout les 18 heures de sommeil qu'il dormait à Hanoï par jour.

L'Inde lui a paru moins douce, il a fallu se lever, prendre des trains, faire des paquets, le tout par une température qu'un homard même, après cuisson, aurait jugée excessive.

C'est avec beaucoup de plaisir je vous assure que j'écris: au revoir, au bas de cette lettre.

TOULET.

Je me réjouis de songer que si vous tenez à lire cette lettre, l'écriture vous en fournira les mêmes obstacles que m'offrait la vôtre, à l'époque reculée où vous daigniez encore m'écrire.

XXVI

14, Place de Laborde, 2 Janvier 1904

Madame, il me semble que je vous ai déjà souhaité la bonne année. Mais, puisque vous ne me rendez pas la pareille, je recommence. Je voudrais qu'elle fût vraiment nouvelle, et non pas la cadette de ses aînées insupportables et nombreuses. On y dirait ce qu'on pense; le soleil se lèverait à gauche et au commencement de la nuit; il pousserait des fleurs dans les escaliers et les domestiques ne communiqueraient plus avec nous qu'au moyen de la musique de Mozart. Vous verrez qu'il n'en sera rien.

Je voudrais bien aussi n'y être pas amoureux. Je fais tout ce que je peux pour ne pas le tomber de M^{lle} Yvonne, en n'allant pas la voir, quoique je la sache à Paris (du reste, ce Spontini n'avait aucun talent). La dernière fois que je la vis, elle était aussi belle que les choses qu'on regarde avec la mémoire. Elle n'a guère eu le temps, depuis l'été dernier, de changer assez pour n'être plus dangereuse; et vraiment, ce peu de cœur que j'ai sauvé des bêtes je ne veux plus le placer qu'en viager.

Comme c'est ennuyeux quand ses amis n'ont pas de talent. Mon Dieu, Madame, que vous en avez. Et cela n'est rien encore: mais vous avez de celui que j'aime. Il y a des phrases de vous qui me pénètrent aussi étrangement que celles qu'on en tend quelquefois dans un beau rêve, par un après-midi d'été, et dont on ne peut pas se souvenir, quand on se réveille, au crépuscule. Quand on est comme ça,

on n'a pas le droit de vivre à Rome. Il est vrai que pour ce que je vous verrais à Paris; et encore, au milieu d'un tas de gens.

Je vous raconterais bien des méchancetés sur leur compte, si j'en savais. Mais je sors si peu. A part quelques écarts cette semaine, l'adversité m'a rendu sage. Je ne sais plus ce que c'est que l'opium, presque plus l'alcool; et quant à la morphine, dont vous m'accusâtes jadis, imaginez que j'étais, l'autre nuit, échoué ou échu chez un jeune médecin, à qui j'en demandai une piqûre: ce misérable n'en avait pas chez lui. Je ne pouvais pourtant pas aller réveiller le vicaire.

On m'a dit l'autre jour que M^{me} de Noailles allait être décorée. Cela lui irait fort bien. Mais, quant à moi, je préférerais à tous les rubans du monde un brin de ce glorieux géranium qui vous laissa une tache rouge dans la mémoire.

Je vous prie, Madame, de croire que je suis, avec les plus entiers respects, votre très humble et très obéissant serviteur.

TOULET.

XXVII

La Rafette, 12 octobre 1904.

Je me demande, Madame, quelles raisons j'ai eues de ne point vous écrire, si longtemps. C'est vrai que mes plumes étaient exécrables (mais elles le sont demeurées); que je travaillais jusqu'à avoir la tête comme lorsqu'on vient de boucler la Boucle (mais j'ai écrit à d'autres, quand même) ; qu'il ne m'arriva rien digne qu'il vous fût conté (mais il ne m'arrive jamais rien). Je crois que si je ne vous ai point écrit c'est que j'étais sûr que vous ne me répondriez pas: car, depuis la Chine où je fus, et que nous ne sommes plus bons amis, vous ne me répondez plus jamais. C'est un oubli qui, de votre part, me met et me remet dans la plus vive irritation; je suppose que cela ne vous émeut pas beaucoup, mais pardonnez-moi de penser là-dessus à ma manière.

Puisque j'en suis aux plus aigres reproches, je me plaindrai que vous ne me donniez pas de vos nouvelles, en me demandant des miennes. Il ne vous en aurait pas pris beaucoup plus de temps. Peut-être auriez-vous pu y ajouter quand vous pensez rentrer à Paris. Pour me bercer que vous n'en êtes pas loin, j'y adresse cette lettre. Et comment pouvez-vous rester si tard dans une Venise sans gondoles, pleine de moustiques et de tours rebâties ?

Quant à moi, je me suis refait une petite santé de vacances qui surprendrait les personnes les moins prévenues. Je sens, hélas, que ça ne durera pas: c'est comme une mare qui s'est reposée; tant que rien ne l'agite, on dirait de la belle eau. Quelques nuits de Paris répareront tout cela et l'hiver, qui engendre la taciturnité,

père de l'alcoolisme, dont la fille inanition enfante à son tour l'anémie cérébrale. Kurne et moi, nous continuons à caresser, comme une fourrure, le projet d'aller en Algérie aux premiers froids. Comme il ne s'en faut guère que des moyens, je lui ai confié, à son passage à Bordeaux, pour qu'il le vende cher, un primitif français que j'avais acheté dans mon enfance. C'est un volet de triptyque (je ne me rappelle pas comment s'écrit ce diantre de mot: mais ça doit venir de trois), peint des deux côtés; on y voit Balkis, reine de Saba, épousant Louis XII ; et Sisarra, ainsi que des chameaux; et, comme dans Vélasquez, des lances, beaucoup de lances.

J'ai travaillé aussi à une espèce de chronique de petite vine, qui est bien longue. Il y en a à peu près 250 pages de volume qui sont écrites, et il manque à peu près le cinquième. Si je l'ai fini d'ici une quinzaine et que je le puisse faire dactylé à Bordeaux, je vous porterai à la fin du mois le manuscrit, qui pourra toujours faire nombre, dans votre collection. Je voulais d'abord, à votre intention, l'écrire sur ce Japon que vous m'avez donné, et cela aurait pu lui donner quelque valeur; mais je me suis aperçu, en arrivant ici, que j'avais oublié d'en emporter. Vous l'aurez donc sur papier fort médiocre. Ça s'appelle: *la jeune fille verte*, et ça devait être plus court¹. Mais à mesure que je me suis promené dans cette petite ville les gens que j'y rencontrais à travailler, à boire, à faire l'amour, interrompaient leur labour pour me conter leur histoire, à l'instar des *Mille et Nuits*. Après ça, il fallait l'abrégé, et rien n'est plus long. D'ailleurs, ils m'ont amusé, et même je les ai crus en vie mais je m'aperçois bien aujourd'hui que ce ne sont que des bonshommes de neige, qui fondront au premier rayon de bon sens. Tout cela est censé n'être que la traduction d'un roman allemand (*Das grüne Madehen*, c'est très joli) ; et je vous prie de ne point me démentir tant que me durera cette lubie.

Je suis à peu près sûr de rentrer à Paris avant le 1^{er} novembre. D'avance, je souffre de ma froide tanière. Dans l'autre monde, si on me laisse habiter une terre de mon choix, le ciel en aura autant de soleils qu'il y a d'oranges sur un oranger d'Andalousie. Ah! que ne suis-je à San Lucar en attendant mieux.

¹ *La Jeune Fille verte* ne parut dans *Les Ecrits nouveaux* qu'en 1918-1919 et en librairie en 1920. N. D. L. E.

Ce serait de vous voir. Peut-être aurez-vous la bonté de m'écrire, serait-ce par carte postale, quand vous revenez à Paris. Je voudrais que ce fût pendant les quelques jours de santé qui m'y resteront. Mais ne devriez-vous me revoir qu'aussi hors de sens que la dernière fois que j'ai eu l'honneur de déjeuner chez vous, et que vous avez oubliée, j'espère, fol ou sensé, je n'en serai pas moins, Madame, votre très humble et très affectionné serviteur.

TOULET.

XXVIII*Mardi.*

Madame, je pense ne partir que lundi, ce qui me permettra d'aller dimanche chez vous, et de recommencer ces touchants adieux. D'ailleurs, si vos amies continuent à se vêtir de gris et de rose avec un goût si sage, je me demande pourquoi je quitterais Paris.

Mais c'était pour vous dire que si ça vous ennuie de me voir samedi 3 heures, vous n'auriez qu'à me faire signe. (Quel français, mon Dieu, quel français!) Du reste, j'aimerais mieux que vous ne me fissiez pas signe, et je ferai tout mon possible pour n'être pas fou ce jour-là.

Imaginez, Madame, qu'il est une heure et qu'il y en a trois que je suis levé: je ne saurai jamais pourquoi, d'autant plus que je n'ai dormi que trois heures, soit dit pour expliquer le décousu de cette lettre. Je dois aller après-demain chez Doumic, *Lectures pour tous*, pour lui proposer des traductions anglaises. Si vous le connaissez, peut-être voudrez-vous lui dire un mot. Pierre Veber n'est justement pas à Paris pour cela. Et les *Three Impostors*?¹ Tout cet anglais me fait songer qu'on me présenta l'autre soir à des dames (?) américaines, et que je n'ai jamais rien vu d'aussi grossier, et d'aussi insupportablement prétentieux. C'est la première fois de ma vie que je me louai de n'avoir aucun million, pas même de

¹ Titre d'un livre d'Arthur Machen, qui, sans doute, inspira à Toulet le titre de son recueil de maximes : *Les Trois Impostures*. N. D. L. E.

dollars. Je deviens décidément comme ce vieillard dont parle M^{me} de Noailles, et qui n'aimait pas les autres. Mais c'est des étrangers, à part Ojetti, les récents accords diplomatiques nous ayant rendus fort amis -, j'entends par là que nous discutons politique avec la plus acariâtre sympathie.

Je vous prie, Madame, de croire que je demeure très assurément votre obéissant serviteur.

TOULET.

XXIX

Paris, 14, place de Laborde.

Madame, me voici, pour la première fois depuis plus d'un an, avec quelques mois devant moi où je puis espérer n'avoir plus de train ou de bateau à prendre, de malles ou de nécessaire à faire. Encore que cet appartement ne soit qu'un taudis facile à chauffer, je suis content d'y être chez moi, d'en fermer la porte, d'y rester seul des journées entières, avec des livres et du feu. Il ne cesse de faire un temps désobligeant à Paris; avec des carrefours miroitants où tournent des reflets jaunes et rouges, avec des autos qui beuglent; avec des coins de rue qui soufflent le froid; avec des restaurants où les mêmes gens qu'autrefois ne semblent plus les mêmes, et s'éloignent de plus en plus. En vérité, on est mieux dans son antre. C'est dommage qu'au lieu de donner sur une cour de murs, de verrières et de domestiques, il ne s'ouvre pas, comme mes bonnes cabines de paquebots, sur un pan bleuâtre, un ciel poudroyant, et parfois des roches bizarres.

Les froids m'ont averti de la fin de l'automne, et aussi, j'espère, de cette petite brouille que vous nous imposez, je ne sais pourquoi, tous les ans à cette époque. C'est un rite, je pense; et j'y obéis sans le comprendre, mais aussi sans le goûter. Je voudrais que l'année prochaine nous en dispensât; mais peut-être comptez-vous rester fâchée avec moi toujours, toujours.

Cet automne que je passai à Pau fut brusquement par la mort d'un ami des plus chers que j'eusse; et avec qui j'étais. C'est vrai qu'il était malade et usé de morphine; je ne le croyais pourtant pas en danger. Il y a tant de médiocres qui doublent les caps les plus dangereux, qu'il faut bien que de temps en temps, en compensation, une noble intelligence disparaisse. Jusque-là j'avais goûté paisiblement la saison la plus merveilleuse, et cette sérénité immobile du temps

que je n'ai trouvée qu'en Béarn, aux approches de l'hiver. Les parcs et les jardins de Pau sont les plus beaux du monde. J'y promenai des personnes au cœur simple, et c'est ainsi que je fus aimé d'une brodeuse et d'une doreuse. Avouez que s'il m'était échu aussi une caillifaillibouteuse j'aurais été aussi bien traité que la robe de Madame, dans la chanson. Mais il ne doit plus y avoir de caillifaillibouteurs. Cette mystérieuse corporation aura été dissoute avec les autres par votre ami M. Turgot. Car vous devez aimer M. Turgot; et même, sur ce point, je ne saurais vous approuver. C'est un homme surfait, une de ces intelligences systématiques et moyennes qui pensent changer un jardin en en changeant les allées. Je vous en prie, Madame, cessez de voir M. Turgot.

Henri de Régner m'a donné cette vôtre adresse; j'espère que c'est la bonne, et qu'on fait suivre les lettres en Italie, et qu'on ne les perd pas, et que les dames à qui on les écrit les lisent, entre deux ambassades, et y répondent entre deux audiences papales. Ou bien, je croirai aux choses les plus noires. J'y crois déjà pour Maxime Dethomas, depuis l'autre jour que, grâce à une maladresse continue de gestes qui est venue dernièrement se joindre à mes autres avantages physiques, j'ai cassé la vitre d'un dessin qu'il m'avait donné. C'est un mauvais présage, mais nous serions déjà avertis, si c'était grave. Que vous êtes heureuse d'être à Rome. Vous pouvez y rencontrer à tout moment la reine d'Italie, dont je suis respectueusement fou depuis qu'elle a dit que Versailles lui rappelait Caserte. Je ne connais pas Caserte, non; mais enfin je m'en doute. Pour d'autres raisons, j'ai été également fou des *Vacances du jeune Homme*: c'est incomparable de velouté, de retenue, de flamme secrète.

Adieu, Madame, je pourrais aisément finir ce papier, ou le doubler même rien qu'à vous décrire les diverses fautes de santé, d'argent, de tendresse, qui sont comme le sel de ma vie. Et certes je vous conterais sans hésiter toutes mes peines si elles pouvaient un instant vous divertir des vôtres: j'ai appris que vous en aviez éprouvé de profondes, et j'espère qu'en cela non plus vous ne doutez pas de mon amitié, ni que je vous aime toujours autant.

TOULET.

PRIX : 10 Francs
